

BULLETIN SALESIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVII^e ANNÉE — N^o 310 — AVRIL 1905.

SOMMAIRE: Pénitence et prière; Alleluia et reconnaissance — Dom Bosco et le Patronage — Le représentant du successeur de Dom Bosco en Amérique — Notre Trésor spirituel — Le Curé d'Ars — Bibliographie — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Équateur, Brésil (Matto Grosso), Dans l'Équateur* — Le Culte de Marie Auxiliatrice — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Pèlerinage des Enfants de Marie à Rome — Échos de l'Exil et Chronique salésienne — Nécrologie: Madame veuve Engrand-Catoire — Coopérateurs défunts.

Pénitence et prière

Alleluia et reconnaissance

Avec le mois d'avril nous commençons, bien chers lecteurs, la seconde moitié du Carême, et dans ce même mois nous atteindrons après les pieuses tristesses de la Semaine Sainte les grandes joies de la Résurrection, partagées par tout bon chrétien.

Si jusqu'ici nous n'avons pas suivi dans le désert Notre Seigneur expiant nos péchés, jeûnant et souffrant pour nous; si nous n'avons pas écouté le divin solitaire nous appelant à devenir meilleurs, faisons en sorte que les jours qui nous restent soient pour nous aussi

des jours de salut, de grâces et de bénédictions. Les motifs que nous en fournissons durant tout ce mois la sainte Église sont nombreux et d'une importance capitale: on comprendra que nous ne puissions pas ici entrer dans les développements qu'ils comportent; nous nous contenterons de passer rapidement en revue, afin de les bien sanctifier, les semaines qui nous restent du carême proprement dit, en indiquant que les moyens de sanctification mis à notre portée sont, avec la confession et la communion pascale, le jeûne, la prière,

les œuvres de charité, et parmi celles-ci, l'aumône. Saint Jean Chrysostôme nous l'atteste pour son temps et remarque avec éloge que beaucoup de fidèles doublaient en cette dernière période du carême leurs largesses envers les pauvres. Nous ne dirons pas à nos chers Coopérateurs de quel côté ils doivent diriger leurs aumônes, mais nous les prions de se souvenir de l'appel de notre vénéré Supérieur Général à l'égard des Missionnaires et de nos petits exilés de France.

Et tout d'abord, nous rencontrons au début de ce mois le 4^{ème} dimanche de Carême, appelé *Lætare*, du premier mot de l'Introït de la messe. L'Église, en ce jour, fait une halte momentanée dans la carrière douloureuse; elle suspend les saintes tristesses du carême; les chants ne parlent que de joie et de consolation; l'orgue, jusqu'ici silencieux, fait entendre sa voix mélodieuse, et il est permis de remplacer les ornements violets par des ornements roses. Pourquoi cela? C'est que l'Église tient à féliciter ses enfants du zèle avec lequel ils ont déjà parcouru la moitié de la sainte quarantaine et à stimuler leur ardeur pour en achever le cours. C'est pour ainsi dire comme un renouveau d'où le voyageur sort dispos pour reprendre sa marche.

Puis, l'Église se remet sur la route du Calvaire, et avec le dimanche de la Passion elle entre dans cette quinzaine qu'elle a consacrée au souvenir et à la méditation des douleurs de son divin Époux. Elle ne veut pas que ses en-

fants arrivent au jour de l'immolation de l'Agneau sans avoir préparé leurs âmes par la compassion aux souffrances qu'il a endurées en leur place.

Dans l'attente de cette heure terrible l'Église manifeste ses douloureux sentiments, en voilant par avance l'image du Sauveur. La croix elle-même cesse d'être accessible aux regards des fidèles; elle disparaît sous un voile sombre. Les images des Saints ne sont plus visibles; il est juste que le serviteur s'efface, quand la gloire du maître s'éclipse. Aujourd'hui ne retentit plus à la messe ce *Gloria Patri* par lequel nous rendons d'ordinaire hommage à la T.S. Trinité. Aux Vêpres nous entendons l'hymne de S. Fulgence: *Vexilla regis prodeunt*. Voilà que s'avance l'étendard du roi, que rayonne le mystère de cette croix où la vie supporta la mort, et par son trépas nous donna la vie. Au milieu de la désolation l'Église entonne cependant le chant du triomphe, car si le Seigneur a dû mourir pour nos péchés, sa mort n'en est pas moins le salut des hommes, et la croix devient notre espérance: *O crux, ave, spes unica*.

C'est encore aujourd'hui que dans bien des églises on commence le chant du *Stabat Mater* ou de cette longue douleur de la S. Vierge au pied de la Croix. N'est-il pas de notre devoir à nous qui sommes les enfants dévoués de Marie Auxiliatrice de monter au Calvaire avec cette Mère affligée, afin d'y participer à ses douleurs, d'en mesurer toute l'étendue et de ne point l'aggraver encore par de nouvelles iniquités.

Et nous continuons toujours de suivre l'Église dans la pénible voie où elle est entrée avec son divin Fondateur. Sans doute, il y a bien dans cette marche un moment d'arrêt. Le dimanche des Rameaux ou des Palmes, appelé aussi dans le langage populaire, les Pâques Fleuries, ménage à Notre Seigneur un triomphe, mais, hélas ! il est de peu de durée ! Et depuis vingt siècles nous nous associons à ce triomphe par la procession solennelle dite des Rameaux. Oh ! que longtemps, longtemps encore, le peuple chrétien garde cette pieuse coutume de porter à l'église des branches de palmier, d'olivier, de saule ou de buis, selon les divers pays qu'il habite, de les présenter à la bénédiction du prêtre officiant, puis de les remporter à la maison, et, après les avoir divisées, de les distribuer dans les différents appartements, dans les jardins et les champs, et même autour de la tombe des morts. Ces rameaux, souvenirs du triomphe du Christ, portent la paix aux défunts et donnent aux vivants le courage de vaincre.

L'allégresse, je l'ai dit tout à l'heure, n'est que de quelques instants : chaque jour de cette semaine sera pour tous un jour de deuil. En ce dimanche même n'entendons-nous pas, à peine l'*Hosannah ! Fili David*, chanté, le récit des douleurs et de la Passion de Jésus ?

Nous voici arrivés à la Semaine Sainte ou Grande Semaine, ainsi nommée à cause du nombre et de la grandeur des mystères qu'on y célèbre. C'est en effet dans ce temps que resplendit tout l'a-

mour de Notre Seigneur pour les hommes ; et quand il se cache sous l'emblème de l'Eucharistie ; et quand il institue le nouveau sacerdoce ; et quand il meurt sur la croix ; et quand il ressuscite pour nous faire partager sa victoire sur la mort.

Certes, bien chers Coopérateurs, tous les temps sont à Dieu, mais il faut avouer qu'il est des jours qui se recommandent par de pieux souvenirs ; que tel homme en particulier a ses jours de joie et de deuil ; que le souvenir ou la perte d'un père, ou de quelque grand malheur, a imprimé à certains de nos moments je ne sais quoi de lugubre et de sombre qui se trahit en nous, souvent malgré nos plus intenses efforts. Telle est la Semaine Sainte, la grande semaine dans le monde chrétien ; marquée du souvenir de la grande immolation du Calvaire, elle reflète sur les peuples qui adorent Notre Seigneur Jésus-Christ une sainte tristesse.

L'Église nous exhorte pendant ce saint temps à un redoublement de piété, d'humilité, de recueillement, afin de compatir en quelque chose à la Passion du Sauveur. Dans ces belles cérémonies liturgiques qui se dérouleront sous nos yeux, pendant l'office des ténèbres des trois jours, à la Messe solennelle et à la Communion du Jeudi-Saint, au dépouillement des autels, au Lavement des Pieds ; le lendemain, à l'adoration et au baisement de la Croix, à ce chemin de Croix fait précisément à l'heure du sacrifice de Notre Seigneur, comme au Samedi-Saint, pendant le chant des Pro-

phéties, la bénédiction du feu nouveau et des fonts baptismaux, apportons tous nos soins afin que la mémoire de ces grand mystères ne se fasse pas inutilement pour nous. Unissons-nous à Jésus souffrant et mourant pour nous si nous voulons ressusciter avec lui.

* * *

ALLELUIA! Voici la fête des fêtes, la solennité des solennités. D'un bout du monde à l'autre, et de la terre au ciel, c'est aujourd'hui la grande joie, jubilation triomphale; et les cloches des églises, et le bonheur des âmes et le réveil de la nature, tout célèbre Jésus ressuscité, tout chante *Alleluia!*

Alleluia! Qu'elle est belle la victoire de notre divin Sauveur! Regardez-le debout et couronné de lumière, sur la pierre renversée du tombeau! A cette lumière, s'évanouissent toutes les ombres; à cette pierre viennent se briser tous les blasphèmes. Vaincre la mort, ce n'est pas d'un homme. Que tout genou fléchisse, que tout front s'incline, que toute âme adore Jésus-Christ, car il est ressuscité.

Alleluia! Tandis que le soleil lui-même se voilait pour adorer son Dieu mourant, il y avait des hommes qui secouaient la tête devant sa croix et qui lui criaient: « Descends maintenant! » Le soir, ils rangeaient leurs soldats autour de son tombeau en leur disant: « Gardez-nous bien ce mort ». Pauvres gens! on n'enchaîne pas la lumière, on ne tue pas l'éternelle vie. Vous avez

cru creuser une tombe, vous avez fait un trône.

Alleluia! Regardez maintenant, et suivez l'Église de Jésus-Christ le long des siècles. Oh! certes, ni les ennemis, ni les calvaires ne lui manqueront. Elle aussi gravira la voie douloureuse; elle aussi donnera son sang; et quand elle sera sur la croix, il y en aura qui l'insulteront et lui présenteront le fiel et le vinaigre. Il y en aura qui lui diront: « C'est fini, voici ton heure; laisse-nous le monde et descends au cercueil! » Mais quoi! tournez la page, et voilà que tous les surlendemain des vendredis saints sont des jours de Pâques, et voilà qu'il n'y a pas de tombeau assez grand pour y coucher l'Église; et tandis que ses ennemis passent et meurent, elle, invincible au milieu de ses douleurs, toujours faible et toujours forte, souvent mourante et ressuscitant toujours, l'Église, en un mot, toujours pleine de l'immortelle vie du Christ, comme lui *se rit des complots*, et sur la tombe de ceux qui prophétisaient sa mort, elle marche à l'éternité en redisant l'*Alleluia* triomphal.

Donc, vive Jésus-Christ, le roi des âmes! Demeurons ses amis et n'ayons aucune peur de ses ennemis. Jésus est ressuscité pour ne plus mourir; tous les blasphèmes, toutes les rages n'y feront rien. Il règne, il commande, il est vainqueur, il est à jamais le maître des peuples et du monde: à lui seul la gloire et l'empire, au ciel et sur la terre et dans les siècles éternels. *Alleluia!*



Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (*)

IV.

Le futur apôtre des Patronages.

Quand le fils de Marguerite Bosco eut terminé ses études secondaires, il entra au grand Séminaire de Chieri pour s'y préparer au sacerdoce. Dieu voyait déjà en lui le futur apôtre des patronages.

Assurément des laïques pieux, intelligents et zélés peuvent fonder un patronage et y faire beaucoup de bien; mais seuls ils sont incomplets, ils ont absolument besoin du ministère sacerdotal. On peut même dire qu'un laïque qui dirige un patronage a besoin d'être, lui-même, dirigé par le prêtre; c'est à Pierre et à ceux qui partagent son autorité que Jésus a dit: « Soyez les pasteurs de mes agneaux ».

La vie de l'abbé J. Bosco fut, au séminaire, celle d'un saint jeune homme qui comprend l'importance de sa vocation et qui veut y être fidèle; mais il ne perdait pas de vue l'apostolat des enfants. Aussi était-il heureux d'aller chaque dimanche à l'église paroissiale pour y faire le catéchisme. Il fut employé à ce ministère dès sa première année de philosophie. Plus tard il raconta un songe qu'il avait eu à cette époque et qui l'avait frappé. « Il me semblait, disait-il, que j'étais déjà prêtre. Je me voyais revêtu du surplis et de l'étole, et avec ce costume je travaillais dans l'atelier d'un tailleur d'habits. On m'occupait non à faire du neuf, mais à raccomoder de vieux habits en loques. J'y mettais force pièces de toute couleur, de toute qualité. Dom Cafasso, mon directeur spirituel, auquel dans la suite je racontai ce songe, en tira comme moi cette conclusion: c'est que je n'étais pas destiné à exercer le ministère sacerdotal parmi les jeunes gens bien élevés et pieux, mais parmi les pauvres enfants dont l'âme aurait été ravagée par le vice. »

L'abbé J. Bosco passa cinq ans au grand séminaire. Il s'y distingua non seulement par sa piété et ses vertus, mais encore par son application à l'étude et par ses succès dans la science sacrée. Chaque année il était classé

premier et recevait à ce titre le prix que l'usage lui destinait. Un autre prix plus excellent vint couronner sa cinquième année; il fut ordonné prêtre.

Ce fut le 5 juin 1841, veille de la Trinité, que l'abbé J. Bosco reçut des mains de Monseigneur Franzoni l'onction sacerdotale. Il s'était tracé un règlement de vie durant sa retraite préparatoire. Nous y lisons entre autres choses:

« J'emploierai toujours bien mon temps. Le travail est une arme puissante contre les ennemis de notre âme. Je ne prendrai pas plus de cinq heures de sommeil chaque nuit, et je ne dormirai jamais le long du jour. Je tâcherai d'imiter en toutes circonstances la charité et la douceur de saint François de Sales ».

Ainsi, travail, charité, douceur, telle sera la devise du nouveau prêtre; c'est par là qu'il deviendra l'apôtre de la jeunesse.

Après son ordination sacerdotale, Dom Bosco dut se rendre à Turin avec son compatriote et directeur spirituel, Dom Cafasso. Sa sainte et courageuse mère lui avait dit: « Te voilà prêtre: célèbre la messe, unis-toi de plus en plus à Dieu. Travaille au salut des âmes, et ne t'inquiète pas de moi ». Et il partit avec la bénédiction de la sainte femme.

Il devait, à Turin, continuer ses études sacerdotales en suivant les cours de morale pratique pour se préparer au grand ministère de la confession. Dieu le conduisait comme par la main dans une grande ville pour en faire l'apôtre des jeunes gens par le patronage. Dès le commencement on peut dire que tout contribua à stimuler son zèle pour cette œuvre de salut.

Parfois il était chargé par Dom Gala de porter des aumônes à certaines familles nécessiteuses, et il y constatait le déplorable état dans lequel se trouvaient les enfants par rapport à l'instruction religieuse.

D'autres fois il parcourait les quartiers les plus misérables de la capitale du Piémont, et il y rencontrait de nombreux enfants abandonnés, vagabonds, dont la vue excitait sa compassion. Il faisait à dessein des promenades

(*) Voir *Bulletin* de février 1905.

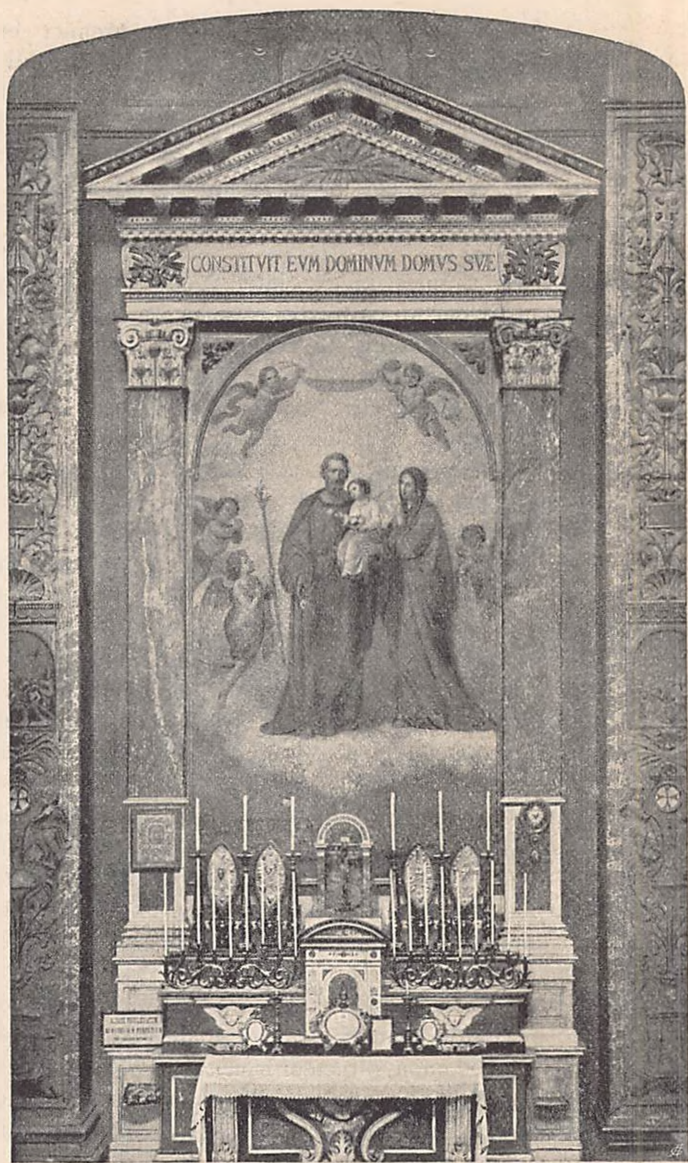
de ce genre les jours de fête ; alors il s'abouchait avec ces pauvres enfants en guenilles, que la misère tenait loin des offices divins.

Au milieu du XIX^e siècle l'industrie commençait à se développer à Turin et l'on y bâtissait beaucoup. De nombreux habitants des campagnes venaient y habiter ou y envoyaient leurs enfants dans le but de gagner quelque argent en servant les maçons.

En même temps s'élevait non loin de la ville le fameux hôpital Cottolengo. Le jeune prêtre rendit visite au saint fondateur qui lui fit les honneurs de son vaste établissement Dom Bosco y vit toutes les misères humaines soulagées par la charité chrétienne. Ce qui le frappa le plus, ce fut le grand nombre de jeunes malades que le vice autant que la pauvreté avait conduits à l'hôpital. On raconte que le vénérable Cottolengo, en congédiant son jeune confrère, lui dit : « Vous avez une soutane d'étoffe trop fine et trop légère. Faites-en une qui soit d'un drap plus fort et résistant, afin que les jeunes gens puissent s'y attacher sans la déchirer ».

Mais ce qui décida le jeune étudiant de morale à fonder un patronage, ce furent ses visites aux prisons. D. Cafasso, professeur à l'Institut, était l'apôtre des prisonniers ; il voulut associer son jeune élève à son ministère et le conduisit avec lui aux prisons. Écoutons D. Lemoine raconter ces visites de D. Bosco aux divers établissements pénitenciers de Turin : « Le jeune prêtre, dit-il, éprouva une grande consolation en voyant le bien considérable qu'opérait D. Cafasso parmi les prisonniers, mais une chose le frappa et l'épouvanta en constatant la présence de tant de jeunes gens parmi les détenus. Il voyait là des adolescents, presque des enfants, à la mine éveillée, au regard intelligent, oisifs, couverts de haillons et rongés par la vermine. Et le

jeune prêtre se disait : « Pourquoi cette réclusion ? Pourquoi cette dépravation précoce ? Evidemment ces enfants avaient été poussés au crime par l'ignorance et la misère. Qu'allaient-ils devenir ? La terreur de la société en



Autel de S. Joseph dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin.

prenant eux-mêmes le chemin de l'enfer.» Et il ajoutait : Qui sait ? Peut-être si ces jeunes gens avaient rencontré un ami qui les eut protégés, instruits, préservés des mauvaises compagnies, seraient-ils devenus honnêtes et bons chrétiens ? Pourquoi ne m'occuperais-je pas de ces pauvres abandonnés ? Ne pourrait-on pas les recevoir

le dimanche et les jours de fête pour les amuser, les instruire, les sauvegarder ? Dom Bosco communiqua ces réflexions à D. Cafasso qui en reconnut toute la justesse. Il fut convenu entre le maître et le disciple qu'on ou-

vrirait un patronage. Il n'y avait plus qu'à saisir le moment voulu par la Divine Providence. L'apôtre des patronages était préparé ; il allait bientôt se mettre à l'œuvre.

(*A suivre*).

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DOM BOSCO EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Dom Gusmano (Suite).**

Dans le Vénézuéla

Au départ de Bogota.

La Colombie avait en maintes circonstances donné des preuves de son estime pour le Représentant du successeur de Dom Bosco ; aussi était-ce avec regrets que nous allions nous séparer de cette République où tous, aussi bien les autorités civiles, qu'ecclésiastiques, surtout à Bogotà, avaient tenu à montrer leur affection pour notre humble Société. Notre séjour de bien courte durée permit à un grand nombre de personnes de rendre visite à Dom Albéra et d'en faire la connaissance personnelle. Le Délégué Apostolique qui nous avait fait l'honneur de nous inviter à sa table, voulut bien en retour, avec l'archevêque de Bogotà, présider les agapes fraternelles préparées par nos Confrères pour fêter Dom Albéra et réunir autour de lui les principaux bienfaiteurs de l'œuvre salésienne. Le docteur Marraquin, Président de la République, accompagné du Général Briceño se fit un devoir de rendre sa visite à notre Supérieur, non seulement en sa qualité de Coopérateur et d'admirateur de l'Œuvre, mais aussi comme Chef du pays, en témoignage de la reconnaissance générale envers les Salésiens qui, avec l'aide des Lazaristes, travaillent au bien de cette République. Sa bonté pour nous s'était déjà manifestée dans le passé, surtout en nous recevant au palais du Gouvernement et en mettant des trains spéciaux à notre disposition.

Partout d'ailleurs sur notre passage, les différentes autorités s'empressaient de rendre hommage au Visiteur Salésien. Le 29 octobre Dom Albéra célébra de bon matin la messe de communauté, adressa quelques mots d'adieu et partit. Un certain nombre de Coopérateurs vinrent à la station du chemin de fer nous saluer une dernière fois, et nous nous mettons en route avec quelques confrères qui tiennent à nous accompagner jusqu'à Facatitivà, gare-terminus, à deux heures de la Capitale. Là, changement de décor ; plaçant sur nos épaules les blancs *ponchos* et sur nos têtes un large chapeau de paille, nous remontons à cheval. Il nous restait un compagnon de route, le cher Dom Rabagliati qui était appelé avec insistance dans la province d'Antiochia pour y établir des lazarets et que Dom Albéra envoyait à Medellin pour y terminer l'affaire relative à la construction d'une école professionnelle : c'était-là une fondation que nous désirions de grand cœur, car nous connaissions déjà le grand nombre de vocations que promettait ce pays.

A part quelques incidents plus ou moins agréables, notre retour s'effectua dans les mêmes conditions que l'aller. Le soleil était d'autant plus cuisant que nous approchions de la côte ; nos mules ne voulaient avancer que sous des menaces mises à exécution. Après une journée de marche, je dus retourner sur nos pas, ayant oublié quelques objets, et la fatigue de ma monture ne me permit pas de rejoindre le même jour mon compagnon. Mais la soif me tourmentait : je me hasardai à demander un verre de bière ; on me le fit payer 15 pesos. Je réussis enfin à rejoindre Dom Albéra, et après trois jours

* Voir le *Bulletin* de Mars.

nous arrivions à Honda ; nous nous rendons sans tarder chez les Filles de la Charité. Il régnait là en ce moment une épidémie de maladies contagieuses et nous ne savions où nous pourrions reposer. L'hôpital était comble et il n'était pas prudent de demeurer dans l'hôtellerie. Par bonheur un généreux Coopérateur nous permit de partager une chambre avec lui et c'est là que reposant dans des hamacs nous pûmes restaurer nos forces ; nous ne nous rendions à l'hôtel que pour les repas.

Séjour à Honda.

Cinq jours d'attente à Honda ! Comme ils nous parurent longs dans cette véritable fournaise : nous prenions tous les moyens pour jouir d'un peu d'air frais : promenades le long du petit fleuve et repos sur des chaises longues. Grâce à notre ami le Général Briceño et à ses sollicitations près du Gouverneur Garcia, nous parvîmes enfin à nous embarquer. Mais à peine étions-nous sur l'*Alicia* que le capitaine me prenait à part et me disait : « Mon Dieu ! je ne vous conseille pas de partir sur ce bateau, si vous désirez conserver votre santé et celle de votre Supérieur. Pendant la dernière révolution il a servi d'hôpital flottant et il y a eu des malades et des morts en grand nombre ; ajoutez à cela que nous sommes dépourvus du nécessaire et même de vivres ». Que faire alors ? Nous nous décidons cependant à partir, mais Dieu seul sait ce que nous eûmes à souffrir. La nourriture non adaptée à nos estomacs et prise les yeux fermés pour n'avoir pas à la laisser ; vingt passagers de première classe se partageant trois verres qui permettaient d'avaler quelques gorgées d'eau ; nécessité de dormir sur le pont à cause de la chaleur et des miasmes, et avec tout cela la crainte de rester en route, comme nous le vîmes pour plusieurs autres bâtiments en panne le long du fleuve.

Vers le Vénézuéla.

Nous étions le 12 novembre à Baranquilla au milieu de nos confrères ; la veille, notre petit vapeur s'était rangé au quai de Calamar près de celui qui portait le célèbre Uribe-Uribe, promoteur et chef de la révolution. Sa soumission apportait la paix à ce peuple que nous aimions de plus en plus et dont la foi vive, la grande charité offrent un contingent si remarquable aux familles religieuses. Le sol de la Colombie est

aussi très riche ; dans les flancs des montagnes se trouvent des minéraux et des métaux précieux, et la force de ses chutes d'eau pourrait offrir toute l'électricité nécessaire à activer de nombreuses usines. Nous ne pouvions nous empêcher de souhaiter cette paix si désirée pour cette contrée qui seule rappelle le nom de Christophe Colomb.

Il n'y avait pas de temps à perdre ; nos confrères auraient désiré que Dom Albéra prit un peu de repos avant de repartir, mais le *Montevideo* de la Compagnie transatlantique espagnole nous invitait à prendre passage. Un dernier adieu à nos chers confrères qui nous accompagnaient à bord, et nous voilà en route vers le Vénézuéla. Hélas ! dans un des villages avoisinant le grand port vénézuélien repose la dépouille mortelle du jeune clerc salésien Joseph Eterno qui, parti d'Europe pour la Colombie n'eut que le temps de descendre à terre en cet endroit avant de rendre le dernier soupir. Depuis quinze ans c'était le premier missionnaire qui n'avait pu arriver à destination ; les habitants qui compatirent à notre douleur regardèrent cet événement comme un heureux présage et proclamèrent qu'il serait une semence de Salésiens en leur pays, ce qui eut lieu grâce au zèle et à la coopération de plusieurs ecclésiastiques qui actuellement occupent les plus hautes charges dans l'archidiocèse. Tandis que nous nous dirigeons sur Caracas, nous ne pouvions détacher nos regards de l'hôpital de Maiquetia où notre confrère était mort et du cimetière où il repose dans la paix du Seigneur.

Le Vénézuéla qui a deux millions d'habitants à peine s'étend sur une superficie de 942.00 kilom. carrés ; situé au nord de l'Amérique du Sud il se trouve dans la zone torride mais il jouit néanmoins de climats variés de telle sorte que l'on voit l'agriculture au nord et dans le centre et le sud on rencontre les bois et les forêts-vierge. Si la réalité n'était pas là pour convaincre, on ne voudrait pas croire que le Vénézuéla est lui aussi aux mains de la révolution. C'est cependant ce que nous dûmes constater alors qu'au départ de la Colombie nous avons formé le projet, pour éviter des courses inutiles, d'aller jusqu'à Puerto Cabella et de là visiter par chemin de fer nos maisons de Valencia et de Caracas, et par mer celles de S. Raphael de Maracaibo et de Curacao. Mais les révolutionnaires, étant les maîtres en ce pays, pouvaient arrêter les trains dans le but de s'approprier tout ce qu'ils

trouvaient nécessaire ou utile à leur usage. Aussi, à peine débarqué à Puerta Cabella, je m'empressai de télégraphier à nos confrères que notre itinéraire était changé et que nous devions continuer jusqu'à Guayra.

A Caracas.

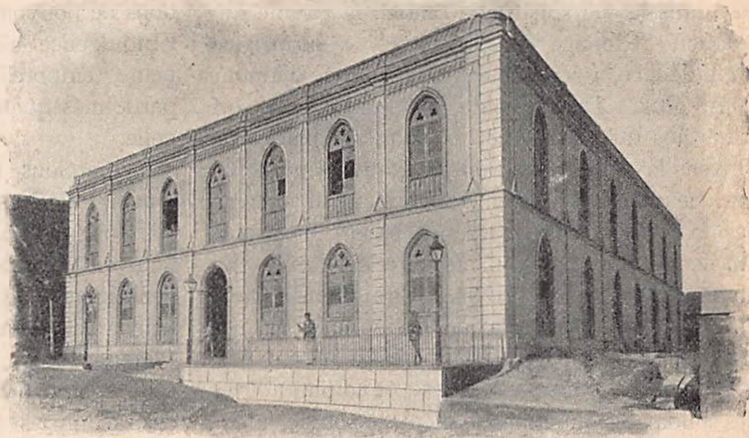
Nous arrivions à Guayra le 16 novembre et nous descendions à l'hôtel pour y passer la nuit ; dès le lendemain matin le train nous conduisait à travers les plus beaux sites et en moins de quatre heures à Caracas, la capitale du Vénézuéla, dont la population est d'environ 80.000 habitants. A notre rencontre étaient venus le docteur Arteaga, directeur des Coopérateurs salésiens avec un certain nombre d'élèves. De nombreux coopérateurs nous attendaient à la station, et, à l'entrée du collège qui contient plus de 200 enfants, Dom Albéra fut reçu au son d'une marche triomphale. La séance littéraire qui eut lieu, permit aux élèves et aux coopérateurs

de manifester au cher visiteur leur joie de le posséder et leur attachement à l'œuvre salésienne. Malgré les difficultés suscitées par la révolution, nos confrères ont pu construire une aile de l'édifice projeté et la chapelle, véritable bijou qui sera d'un grand secours pour les habitants de ce quartier. Ces bons confrères ont en vue bien d'autres œuvres, mais ils ne pourront s'en occuper que le jour où la paix et le commerce viendront en aide à leur activité personnelle.

A Valencia, Maracaibo et S. Raphael.

Encore sept heures de chemin de fer et nous arrivons à Valencia, accompagnés de Dom Foglino, supérieur des maisons de cette région. Toute la ville attendait la venue des Salésiens, et un grand nombre de voitures suivirent celle de Dom Albéra qui se rendit aussitôt à la chapelle où fut chanté un solennel *Te Deum*. Le même témoignage d'affection se renouvela à la matinée

musicale-littéraire qui fut offerte au représentant de Dom Rua. Le travail des Salésiens en cette ville est multiple : outre l'Oratoire, ils viennent en aide au curé de la paroisse, grand ami des fils de Dom Bosco ; ils visitent les malades de l'hôpital, font le service dans plusieurs communautés religieuses et de temps en temps prêchent des missions ; enfin, ils espèrent pouvoir bientôt terminer leur petite chapelle. Que Dieu veuille bénir les travaux de nos confrères et les projets des Coopérateurs.



Maison Salésienne de Caracas.

Toujours à cause de la révolution nous ne pûmes pas nous rendre à Puerta Cabella et il nous fallut retourner à Caracas, puis à Guayra d'où un vapeur devait nous transporter à Maracaibo. Nous n'y possédions aucune maison, et nous fûmes heureux d'accepter l'hospitalité des bons Pères Capucins et des Pères Augustiniens. Le soir à 9 heures nous traversions sur une petite barque le lac qui sépare Maracaibo de S. Raphael. Le vent nous fut favorable, et au matin nous nous trouvions au milieu de nos confrères et de leurs quarante enfants. L'œuvre n'est ici qu'à ses débuts et rappelle les commencements de Dom Bosco. Hélas ! il est à craindre, vu la région, qu'elle ne puisse pas se développer malgré le travail et les durs sacrifices de nos excellents Confrères.

(A suivre).



NOTRE TRÉSOR SPIRITUEL

Nature des Indulgences.

La plus grande faveur et la meilleure preuve de bienveillance que puisse accorder l'Église aux pieuses Associations est de les enrichir par la concession des *Indulgences*. Votre pieuse Union, bien chers Coopérateurs, est fortunée sous ce rapport.

Qu'y a-t-il de plus précieux et de plus doux pour une âme chrétienne que l'indulgence? Elle est dans la vie spirituelle l'huile, le baume qui adoucit l'exercice de nos forces. « Supprimez l'indulgence, a écrit un auteur, et la vie d'amour n'est plus. » Dieu a voulu que l'indulgence soit dans nos rapports avec lui et que la justice ne fut pas la seule règle. Pour les pauvres pécheurs qui ne peuvent expier entièrement, il agréera les expiations des justes qui paient bien plus qu'ils ne doivent. Pour ce père de famille qui ne prie plus, qui ne prie pas et qui offense Dieu, il accepte (ô compensation divine!) les larmes de sa sainte compagne, les prières de ses enfants. Leur pureté couvre ses fautes; et comme toutes les solidarités humaines seraient de peu de valeur Dieu a placé au milieu de ceux qui le prient son propre Fils, il lui a donné une place dans la famille humaine pour que ses mérites joints aux nôtres atteignent cette suffisance que par eux-mêmes il n'ont point. Et c'est en réalité sur les mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ que se base l'efficacité des Indulgences. Autrefois l'Église était plus sévère que de nos jours. Elle infligeait de grandes pénitences aux pécheurs qui imploraient leur pardon; et en les absolvant elle leur imposait une longue série d'expiations publiques, de jeûnes, de prières et de prostrations à la porte des temples saints. Naturellement la durée de ces pénitences se mesurait à la gravité des fautes, ce qui faisait que parfois on en avait jusqu'à la fin de la vie. Cette rigueur, aux yeux de l'Église, ne paraissait pas dépasser la mesure des satisfactions que le pécheur avait contractées envers la justice divine.

Plus tard, et la cause doit en être attribuée au relâchement général dans la vie des chrétiens, l'Église fut obligée pour ne point décourager les pécheurs, de mitiger sa primitive discipline. Et, de fait, la pénitence qui nous est

imposée en confession est très légère, mais notre dette envers la justice divine s'en accroît d'autant plus. L'Absolution délivre notre âme des péchés graves, fussent-ils même très nombreux, mais elle n'en remet que la *peine éternelle*, nous laissant comme dette à acquitter la *peine temporelle* en ce monde par des pénitences volontaires ou en l'autre avec les suffrages du Purgatoire. Pour amortir cette dette, la Providence nous propose l'acquisition des Indulgences, lesquelles nous procurent dans la satisfaction de Notre Seigneur Jésus Christ et dans les mérites de la Bienheureuse Vierge Marie et des Saints de quoi combler le déficit de satisfaction que nous ne pouvons couvrir par nous-mêmes. Aussi l'Indulgence n'est-elle que la rémission de la peine temporelle due aux péchés actuels déjà pardonnés quant à la faute et à la peine éternelle.

Remercions Dieu, bien chers Coopérateurs, d'avoir mis à notre disposition un moyen si facile pour satisfaire sa divine justice. Les impies pourront s'en moquer alors qu'ils ignorent même l'enseignement de l'Église à ce sujet; laissons leur la responsabilité de leur conduite illogique. Plaignons aussi l'aveuglement de ces âmes pourtant fidèles mais qui ne songent point à payer des acomptes sur la dette qu'elles auront à expier en purgatoire. Quant à nous, enrichissons-nous des vraies richesses; courons à ces trésors que l'Église nous offre avec un zèle, une ardeur qui n'a d'égale que sa générosité.

Indulgences des Stations (1) de Rome, qui peuvent être gagnées par les Coopérateurs sa-lésiens visitant une église ou chapelle publique aux jours indiqués et y priant aux intentions du Souverain-Pontife (*Décret de la S. Congrégation des Indulgences* en date du 2 octobre 1904).

Indulgences de 30 ans et 30 quarantaines — 1^{er} janvier, fête de la Circoncision; 6 janvier, fête de l'Épiphanie; dimanches de la Septuagésime, de la Sexagésime, de la Quinquagésime; les Vendredi et Samedi Saints; tous les jours de l'Octave de Pâques; le 25 avril, fête de S. Marc; les lundi, mardi et mercredi des Rogations; le dimanche de la Pentecôte et tous les jours de l'Octave; le jour des fêtes de Saint

(1) Le mot *Stations* indique à Rome différents endroits des cimetières des Martyrs où à l'époque des persécutions les premiers Chrétiens se réunissaient pour célébrer les saints Mystères. Lorsque les persécutions eurent cessé, on érigea sur ces lieux des églises et chapelles que les Souverains Pontifes enrichirent de nombreuses Indulgences.

Étienne, de S. Jean l'Évangéliste et des S. Innocents.

Indulgences de 15 ans et 15 quarantaines — Le mercredi des Cendres, le 4^e dim. de Carême; le 3^e dimanche de l'Avent; la veille de Noël; le jour de Noël à la messe de minuit et à celle de l'aurore.

Indulgences de 10 ans et 10 quarantaines — Les Jeudi, Vendredi et Samedi après les Cendres; les 1^{er}, 2^e et 3^e dim. de Carême et tous les jours des quatre premières semaines de Carême; le dimanche de la Passion et tous les jours de cette semaine; les lundi, mardi et mercredi de la Semaine sainte; la vigile de la Pentecôte; les Mercredi, Vendredi et Samedi des Quatre-Temps de septembre et de décembre; les 1^{er}, 2^e et 4^e dimanches de l'Avent.

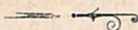
Indulgences de 25 ans et 25 quarantaines — le dimanche des Rameaux;

Indulgences plénières. — Le Jeudi Saint; le dimanche de Pâques; le jour de l'Ascension; à la 3^{ème} messe de Noël et le reste du jour; toutes ces Indulgences plénières sont gagnables moyennant la Confession et la Communion.



Le Curé d'Ars

(Suite).



On s'arrêta étonné devant cette figure, comme devant la vision d'un être surnaturel : au respect du caractère s'ajouta bientôt la vénération pour la personne, et l'estime devint comme une sorte de culte affectueux pour cet homme, en qui le divin rayonnait si visiblement « Avez-vous remarqué notre Curé, se disait-on : oh ! qu'il fait bon le voir ! Ce n'est point un homme comme un autre, c'est un saint qu'on nous a envoyé. »

Cette haute opinion de la sainteté du Serviteur de Dieu donnait à sa parole une autorité irrésistible ; la sympathie religieuse de ses paroissiens, la crainte qu'ils conçurent de le contrister, aidèrent puissamment à la répression des abus et au succès des œuvres qu'il entreprenait pour la rénovation de la paroisse.

A mesure, en effet, qu'il se sentit en possession de la confiance de ses paroissiens, il es-

saya de les réunir en diverses associations pieuses, dont le noyau bien faible peut-être au début, allait sans cesse grandissant sous l'action de son zèle et sous l'influence croissante de sa sainteté, et finit par englober à peu près toutes les âmes de sa paroisse. C'est ainsi qu'il enrôla les hommes dans la Confrérie du Saint Rosaire. A ces associations s'ajoutèrent successivement celles du Sacré Cœur de Jésus, de Notre Dame des Victoires, de l'Immaculée Conception. Peu à peu il amena les mères de famille et les jeunes personnes, puis un bon nombre d'hommes et de jeunes gens, à la fréquentation des Sacrements. Enfin il organisa comme une sorte d'Adoration perpétuelle, grâce à laquelle il y avait, à toute heure du jour, au moins deux personnes au pied du Tabernacle.

Quant à la répression des abus, il n'usa pas de moyens violents : « Je ne me suis jamais fâché contre mes paroissiens, disait-il, je ne crois même pas leur avoir fait de reproches ». Mais il exposait, en chaire ou au confessionnal sous des traits si saisissants la laideur du péché, son ingratitude envers Dieu, sa cruauté envers Notre Seigneur, ses dangers, ses misères ; il peignait sous des traits si aimables la beauté de la vertu, la bonté de Dieu, le bonheur de l'âme juste que la résolution de fuir le mal et de pratiquer la vertu naissait d'elle même tôt ou tard dans l'âme des auditeurs. Puis ses larmes, ses sanglots, ses paroles entrecoupées, émouvaient si profondément les cœurs que personne ne pouvait y résister longtemps. « Nous ne valons pas mieux que les autres, disaient ses paroissiens ; mais comment pourrions-nous offenser Dieu sous les regards d'un saint ? »

Peu à peu donc, la paroisse change de face, les désordres deviennent plus rares, et finissent par disparaître complètement : les cabarets se ferment, le repos du dimanche est observé ; les offices sont suivis avec assiduité ; plus de blasphèmes ni de paroles inconvenantes ; plus de scènes de violence ou de tumulte ; la vertu prend la place du vice, les sacrements sont fréquentés ; le dimanche, l'église se remplit trois fois le jour entièrement ; pour la grand'messe, pour le Catechisme que suivent les Vêpres et les Complices, et à la chute du jour, pour la prière du soir. Ars devient une paroisse modèle, où fleurissent les bonnes mœurs, la piété, et toutes les vertus chrétiennes. « Ars n'est plus Ars », disait-il lui-même avec bonheur. Le saint semblait avoir marqué si profondément son empreinte sur le

(*) Voir *Bulletin* de Mars.

visage de ceux qui l'avaient connu, que longtemps après sa mort on croyait les reconnaître encore à la seule vue.

*
* *

La réputation de cet homme extraordinaire, que la voix publique proclamait déjà un saint, se répandit bientôt au delà des limites de la paroisse, puis elle franchit celle du diocèse, et déborda dans toute la France et dans le monde entier. Des paroisses où il avait, à l'occasion des missions, exercé son ministère, on revenait se confesser à lui. C'est ainsi que commença ce concours sans précédent, qui devint peu à peu le Pèlerinage d'Ars, qui a duré plus de 30 ans, et qui, dans les quinze dernières années, amena dans ce petit village jusqu'à quatre-vingt-mille visiteurs par an. Dans ce XIX^{ème} siècle, époque d'indifférence et de scepticisme, où tant de chrétiens négligeaient leurs devoirs religieux, où l'on avait tant de peine à les amener aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, quand les préceptes les plus pressants les y obligent, on vit des centaines de milliers de pèlerins accourir à Ars de tous les points du monde, pour voir le Serviteur de Dieu, pour entendre quelque parole de sa bouche, pour lui confesser leurs péchés, et il fallut organiser pour ces voyageurs d'un nouveau genre jusqu'à 12 services de voitures publiques chaque jour de Villefranche à Ars.

Princes et évêques, prêtres et laïques, séculiers et réguliers, généraux d'ordres et supérieurs de Congrégations, magistrats et hommes du peuple, croyants et incroyants, affluaient vers lui. Il recevait chaque jour des lettres de toutes les parties du monde, de toute espèce de personnages, qui le consultaient sur toutes sortes d'affaires privées et publiques.

Pour lui, afin de suffire au labeur, il ne se réservait que le temps de faire oraison, de célébrer le Saint-Sacrifice, de réciter l'office divin, de prendre rapidement ses repas et quelques heures de sommeil, la nuit. Aucune récréation; ni promenade, ni visite; aucun loisir, aucun repos: sans cesse le travail succédait au travail.

A une heure, parfois à minuit, il se rendait à l'église, où l'attendaient de nombreux pèlerins, qui souvent avaient passé la nuit sous le porche, pour être des premiers à l'approcher. Il confessait jusqu'à six ou sept heures. Alors, après avoir fait sa préparation devant le maître-autel, toujours à genoux, il célébrait la sainte

Messe. Son action de grâces achevée, il bénissait les objets qu'on lui présentait, et adressait quelques paroles de consolation aux personnes qui étaient assez heureuses pour arriver jusqu'à lui. Il s'en allait à la cure prendre son petit déjeuner; après un quart d'heure, il rentrait au confessionnal et y demeurait jusqu'à dix heures et demie. Alors il récitait à genoux les Petites-Heures du Bréviaire. A onze heures, il faisait son catéchisme. Il confessait ensuite encore quelques personnes qui ne pouvaient attendre plus longtemps; puis il visitait les malades et rentrait au presbytère pour y prendre son modeste repas, que suivait un petit moment de repos. Il ouvrait ensuite sa nombreuse correspondance, rentrait à l'église et après avoir récité vêpres et complies, il entendait les confessions des hommes jusqu'à six heures et demie ou huit heures, selon la saison. Il montait alors en chaire, pour réciter le chapelet de l'Immaculée-Conception et la prière du soir. Cela fait, il retournait au presbytère, où l'on croit qu'il passait en prières la plus grande partie de sa courte nuit. Le lendemain, après un repos souvent interrompu par la toux, la fièvre, les luttes avec le démon, il recommençait comme la veille, à la même heure, sa longue et dure journée de travail. Il mena cette vie pendant environ trente ans et ne la cessa que cinq jours avant de mourir « Je me reposerai, disait-il, en paradis ».

Les principaux moyens d'action sur les âmes, employés par le Curé d'Ars furent la prédication, la confession, la prière, la mortification.

D'abord à la Providence, plus tard, après la fondation du pèlerinage, à l'église, il faisait chaque jour son catéchisme. Tout en s'adressant spécialement à l'enfance, il parlait à tous les âges. Les sujets qu'il affectionnait le plus étaient Dieu et ses perfections, le bonheur de le servir, le salut, la laideur du vice, le malheur de l'âme en état de péché, la beauté de la vertu, le bonheur de l'âme en état de grâce, le néant des choses humaines, la prière, les sacrements, la sainte Communion, le saint Sacrifice, la Passion de Notre-Seigneur, le Saint Esprit, la Sainte Vierge.

Il parlait sans aucune préoccupation de bien dire, sans aucun souci de ce qu'on pourrait penser de lui; il ne cherchait que Dieu, et ne visait que les âmes. Comme tous les saints, il avait l'âme poétique. Il comprenait, il sentait, il goûtait les beautés de la nature. Ainsi que Saint François de Sales, il voyait Dieu en tout, et il

parlait de lui, de ses œuvres, de ses bienfaits avec la naïveté de S. François d'Assise. On est émerveillé des images gracieuses, des naïves comparaisons dont sont émaillés ses catéchismes. Aussi, quand l'heure en approchait, l'église se remplissait-elle d'une foule nombreuse. On venait de loin, on prolongeait son séjour à Ars pour en jouir ; jamais on n'avait entendu parler des choses divines comme en parlait cet homme. Des auditeurs charmés, ne voulant pas laisser perdre ces perles précieuses de doctrine, de piété, de sentiments essayèrent d'en recueillir quelques parcelles, et de les fixer par l'écriture pour étendre et perpétuer le bien que faisaient ces instructions, tour à tour simples et sublimes, profondes et gracieuses. C'est ainsi que fut composé le charmant petit livre intitulé *l'Esprit du Curé d'Ars*.

Mais c'est dans ses prédications dominicales qu'il fallait l'entendre, pour savoir ce qu'il y avait en lui de vie, de mouvement, de conviction, de chaleur et d'onction. C'était là que se révélait l'homme apostolique, le prophète inspiré, le saint consumé de l'amour de Dieu et du bien des âmes.

Chaque dimanche, au déclin du jour, paroissiens et étrangers remplissaient encore une fois l'église d'Ars où il était difficile, même en avançant l'heure, de s'assurer une place. Le saint Curé quittait son confessionnal, montait en chaire et y faisait une homélie sur l'évangile du jour. Il n'avait d'autre préparation que l'habitude de vivre en Dieu et de s'entretenir avec lui ; toute sa science, c'était sa foi ; son livre, c'était N. S. Jésus-Christ : c'est là qu'il puisait toute son éloquence, c'est là qu'il avait tout appris. Ce qui caractérisait ses discours, écrit un auditeur, c'était un mélange d'exaltation et de sensibilité, de foi vive et ardente, de zèle impétueux, d'où résultait dans le prédicateur l'onction à sa plus haute puissance, et dans l'auditeur l'émotion à son plus haut degré ». Parfois, surtout quand il parlait de la bonté de Dieu, du malheur des pécheurs, son discours se perdait dans des cris d'admiration ou de terreur, s'étouffait dans les sanglots ou se noyait dans les larmes.

Sa parole, souvent incorrecte, ne ressemblait à aucune parole humaine ; mais il y avait dans le ton de sa voix, dans la sensibilité, dans l'élan, dans les cris de l'orateur une force irrésistible. Son âme passait tout entière dans celle de l'auditoire, et le faisait croire, espérer, aimer et pleurer avec lui. Il parlait avec de tels accents,

que beaucoup de ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher de croire que cet homme voyait les choses dont il parlait avec un cœur si passionné, une éloquence si émue, une si grande abondance de larmes.

Il prêchait d'ailleurs par tout son être : quand on le voyait apparaître en chaire, ce front large, cette abondante chevelure blanche, ces traits fortement profilés, ce feu du regard, le rayonnement de l'âme dans le miroir de la face, ce visage osseux, pâle, diaphane, ses traits amaigris par les austérités, son regard profond, pénétrant qu'il promenait sur tout l'auditoire, et qu'il fixait parfois soudain sur une personne ; sa voix frêle et perçante, son geste expressif, ses cris, ses larmes, ses sanglots, tout parlait en lui, avant même qu'il eût ouvert la bouche. C'était une force irrésistible. Plus on l'entendait, plus on voulait l'entendre.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable et de plus caractéristique dans la vie pastorale du saint Curé d'Ars, c'est son ministère au confessionnal. Il y passait jusqu'à seize ou dix-huit heures par jour. Les abords de son confessionnal étaient sans cesse entourés d'une foule nombreuse. Il fallait attendre un jour entier, deux jours avant de pouvoir l'approcher. Deux longues files de pénitents s'alignaient depuis la porte de l'église jusqu'à la chapelle où il confessait. On attendait la nuit, de neuf heures en été, de sept heures en hiver, jusqu'à minuit dans le vestibule de l'église. Dès qu'il paraissait, c'était une vive agitation. Afin d'arriver plus promptement jusqu'à lui, on avait recours à la ruse, à la faveur, on s'adressait à des protecteurs, à son ange gardien. Il fallut inventer d'ingénieux procédés pour ne laisser entrer les pénitents qu'un à un et entretenir perpétuellement près de lui des personnes préposées à la garde de sa chapelle, afin de le préserver des irruptions indiscretes. Huit ou dix personnes de bonne volonté se relayaient pour remplir à tour de rôle cet office ingrat.

Pour lui, au milieu de cette foule qui l'assiégeait, ayant encore en outre à souffrir du froid, de la chaleur, du manque d'air, du sommeil, jamais il ne laissa paraître un signe d'ennui, d'impatience ou de fatigue.

On venait à lui comme on allait autrefois au Sauveur du monde dans la Judée : les âmes anxieuses venaient chercher près de lui la solution de leurs doutes ; les ignorants, la lumière ; les malades, la guérison ; les affligés, la consolation ;

les âmes pieuses, un encouragement ; les pécheurs, le pardon de leurs fautes ; les âmes troublées, la paix ; quelques-uns demandaient des lumières sur leur vocation, d'autres, le courage de la conversion.

A chacun il faisait la réponse dont il avait besoin, et tous s'en retournaient éclairés, consolés, émerveillés, ravis. J'ai vu Elie sur la montagne, disait l'un d'eux, j'ai vu Jean dans le désert. J'ai vu Paul dans le Paradis. « Je n'ai jamais vu Dieu de si près », écrivait un autre.

Sa réputation lui attirait des consultations de toute l'Europe ; on l'interrogeait de toutes parts. A première vue il indiquait avec clarté et précision ce qu'il y avait à faire. Tous étaient émerveillés de la promptitude avec laquelle il résolvait les cas les plus compliqués ; et l'on ne connaît personne qui ait eu à se repentir d'avoir suivi ces décisions. C'est que Dieu lui avait accordé le don de conseil : l'esprit de sagesse s'était reposé sur lui. Un grand nombre de faits montrent qu'il voyait, qu'il lisait au fond des cœurs. Cependant défiant de ses propres lumières, par humilité, il consultait lui-même souvent, soit un évêque, soit d'autres prêtres, ou bien renvoyait à eux. Mgr Devie ayant eu à examiner deux cents cas de conscience, proposés par le saint Curé, déclara qu'il ne les aurait pas résolus autrement que lui, excepté deux ou trois, au sujet desquels encore il n'osait affirmer que son avis fut préférable à celui du saint. « Je ne sais pas s'il est savant, disait le Prélat, mais ce que je vois bien, c'est qu'il est éclairé. »

Il avait aussi reçu un don particulier pour consoler et convertir. Ceux qui se confessaient à lui s'en retournaient changés, pleins de bonnes résolutions, et ces conversions multiples étaient solides et durables. Beaucoup sont venus à Ars incrédules, et sont repartis croyants ; beaucoup sont venus pour railler, et s'en sont allés touchés ; beaucoup sont venus endurcis dans leurs péchés, et s'en sont retournés convertis. Tous subissaient l'ascendant de son autorité, l'influence de sa sainteté, la fascination de son regard, le charme vainqueur de sa parole. D'un mot, souvent, il captivait, il réduisait les esprits les plus rebelles. Bien mieux, sans rien dire, par un simple regard, par l'abondance de ses larmes, il en a ramené plusieurs au repentir. Pourquoi pleurez-vous ? lui demandait un jour, tout étonné, un pécheur endurci : — Hélas ! je pleure parce que vous ne pleurez pas. Le pécheur, vaincu par ces mots pénétrants comme une flèche,

s'en alla changé en un homme nouveau. « On ne saura jamais, disait-il quelquefois de la chapelle où il confessait ordinairement, on ne saura qu'au jour du jugement tout le bien qui s'est fait dans ce petit coin de terre privilégié. Si on connaissait toutes les merveilles opérées ici par la grâce, on n'oserait pas y entrer, même les pieds nus ».

Aussi Mgr Devie, une année qu'il s'était rendu à la retraite pastorale, le renvoya-t-il dans sa paroisse en lui disant : « Retournez à votre poste, cher monsieur le curé, vous n'avez pas besoin de retraite, et les âmes ont besoin de vous ».

Au sortir de ces longues séances au confessionnal, son délassement était la prière.

(A suivre).

Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

Étude du Catéchisme, publiée par M. le Chanoine Crolet, en 5 brochures grand in-32. Un seul volume cart. toile : franco 1,40 ; net 1,20.

On vend séparément : Le Symbole, 0 fr. 30 — La Grâce et les Sacrements, 0 fr. 15 — L'Eucharistie, 0 fr. 15 — La Pénitence et la Confirmation, 0 fr. 15 — Le Décalogue, 0 fr. 15 — Le cent (ou 50 Symbole), franco en gare, pour les Coopérateurs et le clergé, 9 fr. — le mille, 80 fr.

Ce résumé didactique, complet, clair et substantiel de toute la doctrine catholique a été rédigé à l'usage des enfants des catéchismes, et des catéchistes eux-mêmes, par un prêtre qui a rempli pendant trente-cinq ans de ministère, les fonctions de professeur, curé et aumônier ; il a été soumis à l'examen de professeurs de théologie, avant de recevoir l'approbation de l'Ordinaire (Mgr l'Évêque de S. Claude). Dans l'espoir de voir ces petites brochures se répandre rapidement par les mains des personnes charitables, l'auteur les offre à un prix très-réduit aux *Coopérateurs Salésiens* et à ses confrères. S'adresser directement à *Monsieur le Chanoine CROLET*, à *Lons le Saulnier (Jura)*.

"L'Éco d'Afrique", Bulletin illustré mensuel, publié par les soins de la Société de S. Pierre Claver, paraissant en français, en allemand, en italien, en polonais, en bohème et en slovène : France : 1 fr. 50 ; Étranger : 2 fr. — 65, rue du Bac, Paris.

Sommaire du numéro de février 1905. — Correspondance des Missions : Vic. Ap. du Somaliland (Berbera. Fr. Étienne Supér, Capucin). — Nouvelles de la Propagande. — Un missionnaire de la Côte d'Or aux lecteurs de l'Écho d'Afrique (A. Riber des Miss. Africaines de Lyon). Chronique de la Société (Rome). — Feuilleton : Ma rencontre avec le Cardinal Lavignerie. Épisode raconté par la Comtesse Ledochowska (suite et fin). — Illustration : Son Ém. le card. Lavignerie.



ÉQUATEUR



Baptême d'un Jivaro.

Nous extrayons d'une lettre que notre jeune confrère M. De Maria adressait le 16 août 1904 à Mgr. Costamagna les lignes suivantes.

« Deux Jivaros accompagnés du *Capitaine Cayapà* nous arrivaient à la Mission dans la matinée du 10 août et ils nous annonçaient qu'un certain *Yangurá* était sur le point de mourir par suite des morsures d'un tigre qui l'avait attaqué. Le pauvre indien n'était pas baptisé. Je pris à la hâte quelques médicaments et je me mis en route avec les deux envoyés, en me recommandant aux prières des confrères et des enfants. Tout en marchant je rencontrai un de nos anciens élèves le jeune François Lopez qui s'offrit à m'accompagner et me fut d'un grand secours. Et tout d'abord il nous fallut traverser à la nage un affluent du Bamboysa que la crue avait fait déborder; quant au Bamboysa lui-même, nous le franchîmes dans un canot si délabré qu'il faisait eau de toutes parts.

Ce n'est que très tard que nous arrivons à la maison du vieux *Naranza* qui nous salue cordialement et nous offre yuca et bananes; cependant nous continuons jusqu'à la case du jivaro *Jean Chiriapa*, nous le trouvons assis par terre, ayant auprès de lui sa femme et sa fille et exprimant sa tristesse et sa peine par des chants mélancoliques. Je lui en demande la raison et il me répond que quelques jours auparavant ils avaient perdu leur fils, leur joie, leurs délices, ils l'avaient enterré dans la maison même et avaient placé sur sa tombe leur marmite remplie de viande et de graisse (leur mets favori), et un panier de yuca. Par leurs plaintes rythmées ils appelaient *la blanche petite âme* pour qu'elle vint des forêts voisines goûter à ces plats

délicieux et demeurer auprès de ses parents inconsolables. Emu de leur profonde douleur je leur fis comprendre de mon mieux que l'âme pure ne vagabonde point dans les forêts mais qu'elle jouit déjà de la gloire céleste et que dans ce séjour elle leur serait d'un plus grand secours. Un peu consolés ils m'offrirent l'hospitalité et la nourriture que j'acceptai volontiers, puis, après avoir prié avec eux, je m'étendis sur le sol pour prendre un peu de repos. De très bonne heure le lendemain je vois arriver le fils de *Naranza*, *Michel Taiuta*, que son père n'envoyait pour me servir de guide et d'interprète et presque aussitôt nous partons. Vers midi nous sommes au bord du fleuve *Chuchumbleza* que les pluies avaient sensiblement grossi et nous ne trouvons pas de canot; il nous faut donc le traverser à la nage. A cinq heures du soir, mes compagnons voyant un petit ruisseau à l'eau limpide s'arrêtent pour se laver, se peigner et finalement se barbouiller plutôt que se peindre le visage avec différentes couleurs. Je compris alors que le but de notre voyage était proche, et, de fait j'entendis bientôt des chiens qui aboyaient. Nous sortons de la forêt et nous apercevons un jardin très bien cultivé et rempli de yuca. Il se trouve là trois huttes ou cabanes; l'une appartient au vieux *Ungucha*, la seconde au médecin *Cayucha*, et la dernière au jivaro *Nautipa*. Au centre on remarque un tas de pierres qui serviront à la construction d'une grande cabane capable de donner asile à trois familles.

Je m'approchai alors de la case où gémissait le malade, et aussitôt tous d'aller et de venir, de me saluer et ainsi de démontrer le plaisir que je leur faisais. A mon tour je leur rendis leurs salutations et après les avoir fait agenouiller je récitais avec eux quelques prières. J'entrai ensuite dans la cabane construite expressément pour *Yaugura* qui me voyant voulut malgré ses souffrances me manifester sa joie. Le pauvre Indien couché sur la dure souffrait horriblement. Je découvre son corps: horreur: le tigre l'avait complètement labouré de ses griffes, les chairs des bras et des jambes étaient

détachées des os, et une odeur insupportable s'échappait de ces affreuses plaies. Je lavai son corps avec de l'eau de vie camphrée, j'appliquai sur les profondes blessures de l'acide phénique et je lui suspendis au cou une médaille de Marie Auxiliatrice. Il put malgré son grand état de faiblesse réciter une prière avec moi; après quoi je commençai à le préparer au Baptême, car la mort était proche, si la Vierge Auxiliatrice ne faisait pas un miracle. Je revins le voir pendant la nuit, et au matin suivant je pus faire un peu de catéchisme aux autres Indiens.

Après un nouveau pansement à mon cher malade, je profitai de l'occasion qui m'était donnée en ces jours pour visiter un autre campement de sauvages, situé à deux heures de là.

De retour à l'*Ungucha*, je cherchai à faire un peu de bien à ces pauvres gens et je préparais le malade à recevoir dignement le saint Baptême que je promis de lui conférer le lendemain.

Le samedi donc je me lève de grand matin et je me rends auprès du bon *Yaugura*; je lui répète en langue jivaro les points principaux de notre sainte Religion : unité et trinité de Dieu, la justice divine, la venue sur cette terre, la mort et la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, la nécessité du baptême, etc. Entouré des autres jivaros, le cher malade récite le *Pater Noster* et le *Credo*; c'est alors que lui imposant les noms de Joseph Marie je laissai couler sur sa tête l'eau salulaire, cette eau qui devait purifier son âme et le délivrer des liens où le démon le tenait captif depuis plus de 30 ans. La cérémonie était finie, mais le *Yaugura* tâchait par tous les moyens de m'exprimer combien il appréciait la grâce qu'il venait de recevoir.

J'avais hâte d'arriver au plus tôt à Gualaquiza, je ne pus donc le lendemain dimanche faire que très peu de catéchisme à ces braves gens d'*Ungucha*, car il me fallait partir, mais j'étais heureux, j'emportais la consolation si douce d'avoir ouvert à une âme les portes du ciel.

BRÉSIL (Matto-Grosso)

Colonie du Sacré-Cœur.

Les consolations des pauvres sauvages.

(Lettre de Dom J. Balzola)

Bareiro (Araguaya), 1er novembre 1904.

Très vénéré Père Dom Rua,

Peut-être attendez-vous des nouvelles de notre Colonie du Sacré-Cœur qui vous est si chère.

Grâce au divin Maître qui nous assiste visiblement et à notre bonne Mère, Marie Auxiliatrice, je puis vous affirmer que tout marche régulièrement et va très bien. Mais il est nécessaire d'augmenter le personnel, car si de jour en jour la maison se développe, on ne s'aperçoit que trop du manque d'ouvriers. Je me réjouis cependant à cette pensée qu'aujourd'hui même tandis que je vous écris au milieu de nos chers sauvages, vous présidez dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à la cérémonie des adieux de nouveaux missionnaires (1), et je suis certain que plusieurs sont destinés à nous venir en aide. Je ne crois pas me tromper, n'est-ce pas, cher Père? vous devez avoir assigné à notre bien-aimé Inspecteur, Dom Malan, un bon nombre de nouveaux ouvriers, et je me hâte, en mon nom, au nom de mes confrères, de tous les Indiens de la Colonie, et des *aldees* voisines, de vous en remercier du plus profond du cœur. Certes, le bien que nous pourrons accomplir sera plus grand, et dès leur arrivée à Bareiro, nos bien chers confrères peuvent s'attendre à déployer leur zèle.

Les bons Indiens continuent à nous donner les plus belles espérances. Ils ont pu, cette année préparer une petite quantité de terrain où ils ont surtout semé du maïs. D'autres Indiens du *Rio das mortas* sont aussi venus nous demander la même graine; ils ont compris à notre exemple que s'ils voulaient récolter il fallait avant tout semer. Nous avons encore reçu la visite du *Bari* Michel qui depuis quelques mois s'était absenté de la Colonie; il venait également nous demander pour lui et ses compagnons du maïs, nous disant qu'ils avaient rencontré, à une distance d'environ vingt kilomètres, un excellent terrain et qu'ils l'avaient déjà labouré. Je satisfis naturellement à sa demande non sans lui manifester le regret que j'éprouvais à le voir se séparer de la Colonie et à en entraîner d'autres. Il avait en effet avec lui plusieurs jeunes gens et enfants qui n'auraient pas demandé mieux que de suivre les classes et qui y auraient réussi. Le pauvre *Bari*, très honteux, m'assura

(1) La cérémonie du départ eut lieu, comme nous l'avons déjà dit dans un Numéro précédent, le 29 octobre. Nous annonçons à nos lecteurs que nos confrères partis en novembre et décembre sont heureusement parvenus à leur destination. Que le Seigneur en soit béni et remercié comme aussi tous ceux qui ont bien voulu contribuer par leurs prières et leur générosité, à préparer cette nouvelle et nombreuse expédition de Missionnaires.

qu'aussitôt son maïs semé il s'empresserait de nous revenir, et il nous laissa trois des enfants qu'il avait précédemment emmenés avec lui. Mais lorsque le moment de son départ fut arrivé, voilà que la mère de deux des petits indiens que j'avais déjà conduits à l'école, se dirige elle-même vers la classe, appelant le plus jeune qui n'avait encore que cinq ans. Dès que celui-ci comprend que sa mère veut l'emmener au loin, il se met à pleurer et à crier autant que sa gorge le lui permet. Comme la mère insistait, j'essaye de la persuader à mon tour qu'elle n'eût qu'à nous laisser tranquillement son enfant. Elle refuse toujours donnant comme dernière raison que le bambin avait encore besoin du lait maternel. J'examine l'enfant qui continuait à crier et voyant bien que la raison fournie par la mère n'était pas fondée, je lui affirme que nous entourerons son enfant de tous les soins possibles et qu'il aura chez nous une bien meilleure nourriture. Enfin, après longue discussion, la mère cède, non pas à mes paroles, mais bien aux pleurs de son enfant, et consent à se retirer..... Voilà, bien-aimé Père, une petite preuve de l'affection qu'ont pour nous ces chers petits Indiens. Nos néophytes me racontèrent un fait à peu près semblable. Ils étaient allés visiter une *aldeia* au *Rio das Mortes* et ils y rencontrèrent le petit Innocent qui avait été, il y a quelque temps, leur compagnon de classe. Quand celui-ci les vit sur le point de retourner à la Colonie, il leur dit qu'il était heureux d'y aller aussi, et, de fait, il les suivit. Sa mère, l'ayant su, se hâta de courir après lui et le garde avec elle, malgré les prières, les supplications et les pleurs de l'enfant. Pauvre petit ! qui sait ce qu'il a et aura à souffrir en restant tant de temps éloigné de nous !

Vous le voyez donc, bien cher Père, ces petits Bororós nous sont vraiment affectionnés, et j'ai grande confiance que par la suite un plus grand nombre d'enfants pourront acquérir, avec le trésor de la foi, une bonne et complète éducation qu'ils devront aux fils de Dom Bosco. Combien nous devons être reconnaissants au Seigneur qui nous a choisis pour cette œuvre de régénération !

Les progrès de nos petits et grands écoliers sont véritablement extraordinaires. Plusieurs en sont déjà au second livre de lecture, et tous récitent par cœur les prières du matin et du soir, comme on les trouve dans la *Jeunesse Instruite*, excepté les actes de foi, d'espérance et de charité, mais ils les apprennent actuellement et

sauront bientôt les prononcer.

Nous avons aussi commencé une classe de cérémonies et quelques uns de nos chers petits Indiens servent déjà et avec un grand plaisir à la bénédiction du T. S. Sacrement. J'espère que pour la fête jubilaire de l'Immaculée-Conception quelques uns pourront être revêtus d'une soutane blanche, c'est à dire, d'un de ces morceaux de coton que nous employons pour faire des chemises. C'est qu'en effet, bien que nous soyons pauvres, très pauvres, nous nous préparons à célébrer le plus grandiosement possible cette belle solennité, et notre bonne Mère du Ciel voudra bien agréer le peu que nous ferons en son honneur. Nous avons fixé à ce jour le baptême de cinq autres enfants. Si vous vous rappelez, bien cher Père, ce que je vous ai écrit, c'est l'an dernier et précisément au 8 décembre que nous avons administré solennellement le premier baptême en cette Colonie. Avec les cinq nouveaux nous aurons donc la consolation de présenter à la Vierge Immaculée une couronne de 64 nouveaux chrétiens dont la plus grande partie est en mesure de lui rendre hommage en récitant et en chantant ses louanges. Que la Sainte Vierge, en ce jour mémorable, daigne jeter un regard favorable sur ses enfants de la forêt !

Je termine par une dernière nouvelle qui malheureusement n'est pas agréable, bien qu'elle ne soit pas alarmante, puisque par ce moyen le Seigneur nous a permis de faire encore un peu plus de bien. Nous avons eu tout récemment la visite de l'*influenza*, et tous nos Indiens ont dû plus ou moins lui payer leur tribut. L'épidémie, grâce soient rendues à Dieu, est assez bénigne. Or il est arrivé ceci, c'est que aucun des *Baris* qui seuls peuvent bénir et exorciser les malades, ne se trouvait au village ; les bons Jivaros se virent donc contraints de nous appeler. Comme je savais ce qu'il y avait à faire en pareil cas, je prescrivis les remèdes nécessaires et je leur donnai l'assurance que deux jours ne seraient pas écoulés avant la complète guérison. Mes pronostics jusqu'ici se sont réalisés et n'ont pas peu contribué à augmenter leur confiance vis-à-vis de nous. Sachez, bien cher Père qu'en venant ainsi réclamer nos soins, ils expriment le vif désir que nous les recommandions au grand *Papai*, au grand Père, c'est-à-dire, à Dieu !

Voilà déjà plusieurs mois qu'ils sont sans *Bari*, ceux-ci s'en étant allés à la chasse ; et tous en ressentent vivement l'absence. Il me font l'effet

d'une de nos paroisses sans pasteur. C'est qu'en effet lorsqu'ils tuent un de leurs animaux qu'il faut présenter au *Bope* ou au *Marebba*, ils s'empressent d'en porter un morceau au *Bari*, alors même que celui-ci serait éloigné de plus de 50 kilomètres, et cela, pour qu'il prononce l'exorcisme. En les entendant me dire cela je me mettais à rire de leur si naïve foi, je leur disais qu'ils n'avaient qu'à me confier leurs présents et qu'ils n'auraient aucun danger à redouter. De leur côté ils riaient aussi et ils m'ajoutaient que lorsqu'ils seraient baptisés ils mangeraient de tout comme nous. Pauvres Indiens ! En quelle dépendance terrifiante les tenait le démon jusqu'à notre arrivée au milieu d'eux !

Continuez-nous, vénéré Père, vos ferventes prières et vos précieux encouragements ; recommandez-nous à nos généreux Coopérateurs, et croyez-moi votre tout dévoué et reconnaissant fils in *Carde Jesu*

DOM BALZOLA

Prêtre

Dans l'Équateur

Parmi les Jivaros.

Souvenirs et espérances — A Riobamba.

(Lettre de D. Félix Tallachini).

J'ai profité de la fin de l'année scolaire, c'est-à-dire en juillet dernier, pour retourner à Gualaquiza et y terminer l'ébauche d'une *Grammaire* et d'un *petit dictionnaire de la langue Kivara* que parlent nos chers sauvages. Mon voyage a été de quatre jours, et presque tout le temps à pied à travers ces forêts inextricables rendues encore plus dangereuses par les foudrières qu'ont occasionnées des pluies continuelles. Que de fois au cours de ce trajet je me suis senti plein d'orgueil d'être un fils de Dom Bosco et un missionnaire. Le nom de notre bien-aimé fondateur est connu de toutes ces bonnes populations et est répété par tous avec des sentiments extraordinaires de vénération et de reconnaissance. Avec le nom de Dom Bosco j'ai entendu prononcer avec admiration et affection celui de Monseigneur Costamagna. L'infatigable missionnaire exerce un véritable apostolat dans

et tout autour de Gualaquiza où il prêche et administre continuellement le Sacrement de Confirmation, sans parler des nombreuses heures qu'il consacre à entendre les confessions.

C'est Sa Grandeur elle-même qui m'a prié de terminer le plus tôt possible les deux travaux dont je vous ai parlé au commencement et qui m'a aussi invité à l'accompagner dans sa première visite à la Mission. Sans doute, le Bulletin ne devrait pas se contenter de quelques lignes au sujet de ce voyage de Mgr. Costamagna, la faute en est à celui qui écrit cette relation et qui la veut faire en un livre écrit dans une langue que peu de personnes pourront traduire (1).

Pour l'instant, il ne me reste qu'à renouveler du fond du cœur le voeu que j'émettais continuellement pendant le mois passé à Gualaquiza, tandis que je contemplais et admirais ces immenses et riches territoires de l'Orient Equatorial : « Seigneur, faites qu'enfin votre sainte religion triomphe dans cette bonne population jivaraise ! » C'est qu'en effet si l'enfer ne vient pas y mettre d'obstacles, il y a tout à espérer qu'un grand bien se fera incessamment parmi ces malheureux sauvages.

En arrivant à Cuenca, je fus appelé à Riobamba pour y prêcher la neuvaine préparatoire à la fête patronale de N. D. de la Merci. Je profitai de cette nouvelle course de quatre jours également pour faire la conférence prescrite par le règlement aux Coopérateurs et aux associés de la Confrérie de Marie Auxiliatrice, et pour organiser, là où je le pus et sous la direction du curé, une société catholique de jeunes gens et d'ouvriers. De Riobamba je puis donc vous donner aussi quelques nouvelles que je voudrais toutes consolantes.

Grâce au concours généreux de cette pieuse population, et malgré les malheurs des temps, notre cher Inspecteur, aidé puissamment par D. Garcia, a pu, cette année même, conduire à bon terme, bien qu'elle ne soit pas encore complètement terminée, la construction de l'église. Elle n'a pas de grandes proportions, mais elle

(1) Il nous est en effet parvenu une assez grande partie du récit auquel fait allusion notre aimable missionnaire-correspondant. Ne pouvant pas la reproduire en entier dans les colonnes du *Bulletin*, nous nous permettons d'offrir aux lecteurs le premier chapitre qui raconte l'arrivée de notre cher Evêque à Gualaquiza et nous dépeint admirablement bien le caractère de la race *jivaraise*.

est très convenable pour les besoins des fidèles. Le premier jour de la neuvaine, le Révérend Vicaire du diocèse voulait bien remplacer l'évêque absent et bénissait, au milieu d'un grand concours de clergé et de peuple, le nouveau temple du Seigneur. Pendant toute la neuvaine l'affluence augmenta de jour en jour et le nombre de communions fut vraiment imposant en la solennité de N. D. de la Merci. Je profitai de l'occasion pour donner une petite Retraite aux personnes inscrites dans l'archiconfrérie de Marie Auxiliatrice et aux Coopératrices salésiennes. C'est ainsi que se terminèrent les vacances; bientôt recommençait l'année scolaire et notre collègue se remplissait très vite d'internes et d'externes, d'étudiants et d'apprentis, qui tous nous donnent les plus belles espérances.

Mais... Que de choses, bien-aimé Père, se cachent entre ces points de suspension !

Vous l'aurez déjà appris par les journaux et je n'ai pas besoin de vous l'indiquer davantage; cela va mal, que dis-je, très mal dans cette bonne population chrétienne, en cette république du Sacré-Cœur. Comme nous avons besoin qu'on nous aide par de ferventes prières ! Pour le reste nous sommes solides, et nous continuerons, tant que nous le pourrons et qu'on nous le permettra, à faire le plus de bien possible.

Veillez, bien cher Père, bénir tous vos enfants de l'Equateur, et en particulier votre très affectionné fils en Jésus et Marie.

Dom FELIX TALLACHINI.

Mgr Costamagna à Gualaquiza (1).

La vallée de Gualaquiza semblait se préparer comme pour une fête. Le ciel, la prairie, la forêt, tout paraissait prendre part à la joie commune des chrétiens et des sauvages que convoquait le gai carillon des cloches. On voyait de temps en temps apparaître à la lisière du bois des groupes d'indiens qui s'avançaient rapidement tout en conversant vivement entre eux. Ce n'étaient de toutes parts que demandes et réponses :

— C'est donc vrai qu'à la Mission il y a grande fête ?

— Et oui vraiment, et on veut nous faire beaucoup de cadeaux

— Sais-tu aussi que l'*aparu obispo* (le père évêque) est arrivé ?

— Dis plutôt le *capitano* des Chrétiens.

— Et il est riche ?

— Très riche, très riche ! Il a apporté une immense quantité de miroirs, de colliers et de couteaux ; et des fusils, et des lances, et des chemises, et de la toile et bien d'autres choses....

— *Maagke, maagke* — c'est bien, c'est bien ! Et tout cela c'est pour les *Sciuora* ?

— Certainement parce que nous autres, les *Jivarais*, nous sommes les maîtres, les rois de la forêt.

Un bon nombre de sauvages s'étaient déjà réunis dans la maison de la Mission. Ils entraient par toutes les ouvertures, remplissaient tous les corridors, montaient et descendaient les escaliers, et sous leur pas pesants faisaient trembler notre pauvre case. Rien n'échappait à leur vue perspicace et ils allaient même jusqu'à buter contre la porte de la chambre où se tenait l'évêque. Ils s'y arrêtaient un instant, puis entraient bientôt, regardant partout, touchant tout, les habits pontificaux, les mains, l'anneau, la croix du prélat, puis c'était alors un puissant éclat de rire général qui s'en allait se répercutant sur les coteaux voisins. C'est en vain que les plus instruits cherchaient à arracher les nouveaux à leur vive admiration. Les rires augmentaient de plus en plus pendant que les demandes les plus saugrenues pleuvaient tout autour du pauvre évêque.

— Comment t'appelles-tu ? — D'où es-tu ? — Quel âge as-tu ? — Où sont tes présents ? — Est ce bien vrai que tu nous donneras beaucoup de choses ? — Tu me donneras à moi ton *taraci* (manteau) de couleur pour ma femme. — Et à moi ton anneau pour me le passer dans le nez ! — Et à moi ta chaîne qui brille et reluit comme le soleil, pour y suspendre les dents de singe, de lion et les plumes des perroquets.

Les demandes allaient toujours leur train lorsqu'un confrère entra dans la chambre envahie par les sauvages. Ceux-ci s'arrêtant brusquement se retournèrent vers le nouveau venu; très étonnés ils le regardèrent fixement, puis tout-à-coup se mirent à rire d'une façon désordonnée.

— Pourquoi donc riez-vous ? leur demanda le confrère.

— Parce que cela nous plaît, lui répondirent-ils tous en chœur.

(1) Voir la note précédente.

— Est-ce que par hasard tu pleures quand tu veux rire ? lui demanda l'un des sauvages.

Il fallut bien que l'interlocuteur se mit à rire, lui aussi, ce qui ne fit qu'augmenter l'hilarité générale.

Tu as besoin de savoir, *apaci* (père), ajouta un second sauvage, haut et trapu, nommé *Mantipa*, tu as besoin de savoir que les *Sciuora* ou *Kivari* rient presque toujours et ne pleurent presque jamais. Ne vaut-il pas mieux rire que pleurer ?

Un nouvel éclat de rire formidable accueillit les paroles de notre philosophe. Les Indiens un peu remis de leur premier étonnement s'approchèrent l'un après l'autre de celui qui avait causé leur frayeur. Et savez-vous ce qu'ils imaginaient, ce qui leur occasionnait la plus grande gaieté : c'était de lui toucher les joues et même de les pincer, de lui tirer les moustaches et la barbe, et celle-ci n'était encore qu'à l'état d'embryon. Lorsque tous eurent satisfait leur curiosité, ils jetèrent leurs lances à terre et se remirent à rire de tout leur cœur.

— C'est donc moi, leur dit notre ami, qui suis la cause de votre joie ?

— Oui, répondirent plusieurs Indiens qui firent tous leurs efforts pour s'exprimer dans un mauvais espagnol voulant dire : « Il faut que toi aussi tu ries comme les Jivaros, afin d'être reconnu comme tel. »

— Parfaitement, ajouta Mgr Costamagna, et désormais vous l'appellerez *aparú sciúora*, le père Kivaro ou Jivaro.

Inutile de dire de quelles acclamations furent saluées ces quelques paroles du *Capitano* des chrétiens.

— Père Jivaro ! Oui, oui ! le père jivaro ! répétaient-ils en manifestant de toutes leurs forces leur intense contentement. Tu seras bien le père jivaro ; les Jivaros n'ont pas de barbe, et la tienne n'est guère fournie ; les Jivaros sont de haute taille et très forts, mais tu es plus grand qu'eux ; nous te ferons donc notre capitaine. Comme tu es blanc et que nous sommes rouges, nous te peindrons le visage avec notre *ipiacu* (teinture à leur usage), nous le tatouons avec le *murex* (sorte de coquillage) et tu deviendras rouge comme l'*iguanci* (le diable) ; tu laisseras pousser tes cheveux que nous teindrons de *sulla*

noire comme l'ébène de nos *uwi* (massues) ; nous te donnerons une *nanki* (lance) et les *lzinzaga tzeasa* (flèches empoisonnées) pour tuer beaucoup de singes et de sangliers. Oui, oui, *aparú sciúora*, père Jivaro, c'est bien vrai ce que nous te disons là. Nous te voudrions beaucoup de bien comme au Père François, et nous ne te laisserons plus t'en aller. Puis l'*aparú obispo*, le Père évêque nous donnera tant de présents que nous ne saurons plus où les mettre. »

Les bravos se mêlaient aux rires et le tout augmentait dans une proportion qui commençait à nous effrayer. Des discussions s'étaient ouvertes dans toute la salle. Ici et là, c'étaient plusieurs jivaros qui s'entretenaient des événements du jour, mais tous parlaient en même temps et avec une très grande volubilité, on peut se faire une idée du tumulte produit ; ajoutez à cela que tous s'excitaient de plus en plus et manifestaient cette excitation par des gestes violents et des cris aigus. Que de salive dépensée et contre laquelle aurait vivement protesté si on l'eut interrogé, le misérable parquet de la chambre épiscopale !

Pendant plus d'une heure ce flot d'éloquence originale continua de couler sans que les orateurs ressentissent la moindre fatigue. Disons que tout en parlant ils exploraient les coffrets, les valises, les poches et les bourses des auditeurs dans l'espoir d'y trouver les présents si convoités. On finit cependant par les leur distribuer, et tous reçurent quelque chose, un miroir, un canif, une aiguille, une chemise, un mouchoir, etc., etc. Ce qui leur plut davantage, ce fut la médaille de Marie Auxiliatrice que le bon Évêque voulut lui-même attacher au collier qu'ils portaient au cou.

Sur les entrefaites, le Père François, vraiment le père de cette tribu était entré avec un grand bassin de viande douce et une immense corbeille pleine de bananes, de yuca, d'ananas et de mote.

La distribution de toutes ces bonnes choses, qui suivit de près celle des cadeaux, eut seule raison de la tempête parlementaire, et le calme se fit dans toute l'assistance.





LE CULTE DE * * * * *

MARIE AUXILIATRICE

L'histoire de la fervente et aimable dévotion de l'Univers entier envers Marie Auxiliatrice n'est pas autre chose que le récit des merveilles opérées par la Reine du Ciel en faveur du peuple chrétien.

Aujourd'hui, par *dévotion à Marie Auxiliatrice*, on entend le culte particulier rendu à l'Image de la T. S. Vierge, vénérée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin. En réalité la dévotion à Marie, sous le titre de *Secours des Chrétiens*, s'identifie avec celle que l'Église catholique a toujours eue envers la Madone, et c'est sous ce véritable aspect que depuis les temps apostoliques elle considère la Mère de Dieu.

La dévotion à Marie Auxiliatrice remonte en effet au jour solennel où le Divin Rédempteur, mourant, et du haut de la Croix, ordonna au disciple bien-aimé et en sa personne à tous les chrétiens, de considérer la T. S. Vierge comme sa mère. La confiance et l'amour que l'apôtre saint Jean eut dès lors pour Marie, furent les premiers hommages de ce culte affectueux et reconnaissant rendu dans la suite par chaque siècle à la Vierge Auxiliatrice.

Bien plus, si l'une des gloires de Marie est d'avoir été, comme son divin Fils, annoncée de mille manières dans les Livres de l'Ancien Testament; si, d'autre part, au dire des interprètes, les plus belles images de Marie furent ces héroïnes, aide et salut du peuple d'Israël, nous pouvons, à notre tour et sans crainte de nous tromper, affirmer que Déborah, Judith et Esther en particulier représentèrent la Sainte Vierge, comme aimable et puissante Auxiliatrice du peuple chrétien.

Tel est d'ailleurs le langage des Pères. La sublime et touchante prière: *Sancta Maria, succurre miseris*, par laquelle on demande à Marie son secours pour tous ceux qui célébreront sa mémoire, nous vient du plus grand des docteurs de l'Église, saint Augustin. Saint Ephrem dit très explicitement que Marie est *l'avocate et l'auxiliatrice des pécheurs et des malheureux*; il ajoute qu'elle est *le salut assuré de tous les chrétiens*

qui recourent à elle en toute confiance. S. Jean Chrysostome, le plus éloquent des Pères de l'Église d'Orient la chante comme l'honneur, la gloire et le soutien de l'Église: *Ave, Ecclesiae nostrae decus, gloria et firmamentum*. S. Grégoire de Naziance l'invoque comme *perpétuelle et puissante Auxiliatrice*. S. Germain, patriarche de Constantinople, non content de l'avoir appelée *Refuge miraculeux et aimable de tous les Chrétiens*, la prie d'étendre sur tout l'Univers sa main secourable. S. Epiphane qui définit la Sainte Vierge *un livre mystérieux dont Dieu est l'auteur et où le monde entier a pu facilement lire tous les mystères du Verbe-Dieu fait homme*, invoque lui aussi et avec piété *la ferme espérance des Chrétiens*. S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, dans ses *Colloques célestes*, ne peut s'empêcher de l'appeler à chaque instant *sa céleste auxiliatrice*.

Pour finir cette énumération, rappelons que S. Bernard déclare solennellement que *jamais depuis la création du monde on n'a entendu dire que ceux qui ont eu recours à Marie, imploré son patronage ou demandé son secours aient été repoussés ou abandonnés*.

La Liturgie chrétienne ne parle pas autrement: *Accordez, ô Dieu miséricordieux, un nouveau soutien à notre fragilité dans la personne de votre T. S. Mère, et faites que son intercession nous aide à nous délivrer de la mort de nos péchés*. Ailleurs, elle attribue à Marie seule la défaite de toutes les hérésies: *Tu sola cunctas hæreses interemisti in universo mundo*.

Nous-mêmes, bien chers Coopérateurs, nous serait-il facile d'énumérer combien de fois et dans quelles circonstances nous avons répété et ne cessons de répéter cette invocation des Litanies de la T. S. Vierge: *Auxilium Christianorum, ora pro nobis: Marie, Secours des Chrétiens, priez pour nous*.

— Revenant rapidement sur les derniers mois de l'année 1904, nous constatons que les *Quarante Heures*, célébrées les 26, 27 et 28 octobre, ont été l'occasion de belles manifestations de piété dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Au

lendemain avait lieu dans la même église al touchante cérémonie du départ des Missionnaires dont nous avons déjà parlé plus au long dans le *Bulletin* de décembre. C'étaient ensuite la fête de la Toussaint et la Commémoration de nos chers Défunts. Que dire de la solennité de l'Immaculée-Conception en cette même année du Cinquantenaire de la Promulgation du Dogme!

Jamais, peut-être, si ce n'est au jour du Couronnement de l'Image de Marie Auxiliatrice, on ne vit semblable concours de fidèles heureux de présenter leurs suffrages à la Vierge sans tâche, plus belles cérémonies, des chants plus harmonieux et des illuminations plus splendides. — C'é-

Rappelons que ce nouveau Sanctuaire est le Souvenir des Coopérateurs Salésiens de Quito en hommage au Jubilé Marial.

— Signalons encore à **Santibañez de Cañedo**, près de Salamanque, en Espagne, l'inauguration d'une nouvelle chapelle dédiée à Marie Auxiliatrice. Elle sera d'un grand secours pour les habitants de cette petite ville et des alentours qui appelaient de tous leurs vœux la construction de ce temple et qui se réjouissent de le voir placé sous le patronage de la Reine du Ciel.

— A **San Nicolas de Los Arroyos** (République



Le port de Guayra (Vénézuéla).

tait enfin la Neuvaine si suivie servant de préparation à la solennité de Noël.

— **QUITO** (Équateur). — **Bénédition d'une statue de Marie Auxiliatrice.** — Nous sommes heureux de signaler ici la cérémonie solennelle qui a eu lieu, il n'y a que quelques mois, à Quito, à l'occasion de la Bénédiction d'une statue de Marie Auxiliatrice. Cette statue est due au ciseau d'un de nos jeunes sculpteurs de l'école de Sarria-Barcelone, et les lecteurs du *Bulletin* en ont pu voir la photographie dans l'un des récents numéros. La cérémonie fut présidée par Mgr le Vicaire Capitulaire de Quito et le sermon fut donné par le R. P. Supérieur des Jésuites dans leur église même, car le nouveau Sanctuaire de Marie Auxiliatrice dans lequel sera érigée la statue n'est pas encore complètement achevé.

Argentine), la Junte Municipale avait décidé de donner à une des places publiques de la cité le nom de Marie Auxiliatrice, et c'est le 25 septembre dernier, devant une foule de plus de 1500 personnes que s'accomplissait cette cérémonie. Aussitôt après les vêpres, une procession sortait de l'église paroissiale (la première d'Amérique qui ait été érigée sous le vocable de notre bonne Mère) pour venir se ranger sur la place toute décorée de bannières et d'oriflammes. Lorsqu'on découvrit la plaque commémorative, un seul cri s'échappa de toutes les poitrines: Vive Marie Auxiliatrice! Après quelques paroles vibrantes du bon Curé la procession rentra dans l'église où fut donné un salut solennel du Très Saint Sacrement.

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

LE Concile de Cologne tenu en 1423 s'exprimait ainsi : « Pour la gloire de la Sainte et Immaculée Mère de Dieu, offrant ses prières à Jésus-Christ crucifié pour le salut des pécheurs, en l'honneur des angoisses et des douleurs qu'Elle a endurées au moment où Jésus-Christ, les bras étendus en croix, recommanda cette divine Mère au disciple bien aimé..... nous ordonnons que la fête des angoisses et des douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie soit désormais célébrée chaque année..... » Depuis ce décret, un grand nombre d'Églises ont adopté cette fête sous diverses dénominations : La Compassion de la Sainte Vierge, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame des Sept-Douleurs. On ne la célèbre pas non plus partout le même jour ; en certains lieux, on a choisi le 10 mars, huit jours avant celui où l'on croyait qu'était arrivée la Passion de Jésus-Christ ; ailleurs on a préféré le vendredi de la semaine de la Passion, afin qu'elle servit de préparation à la Semaine-Sainte.

Nous savons tous que, bon gré mal gré, il faut nous résoudre à la douleur : la vie de l'homme sur la terre est un enchaînement de misères ; la croix nous suit partout et toujours ; si nous ne voulons pas la porter volontairement à la suite de Jésus et Marie, il faut la traîner par force. Au milieu de ces épreuves inévitables, juste salaire du pécheur, des misérables tels que nous oseront-ils se plaindre encore de la rigueur de la justice divine, à la vue de la Vierge innocente que la fête de la Compassion que nous célébrons en ce mois nous montre ployée sous le poids de douleurs inexprimables ?

Que cette solennité rappelle encore à tous ceux que la croix accable, et qui craignent de succomber sous le fardeau, qu'ils ont au ciel une Mère compatissante, toujours prête à secourir le chrétien et à consoler l'affligé qui, dans son malheur, tourne ses regards et élève la voix vers la Reine des Martyrs.

Ayant lu dans le dernier *Bulletin* le désir que vous manifestez d'être renseignés sur les faveurs obtenues par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice, je suis heureux de vous relater le fait suivant :

« Au commencement du mois de mai 1904, un de nos petits élèves de l'école des Frères des Écoles Chrétiennes de la ville de Hull étant tombé malade, le médecin appelé déclara

la maladie tellement grave qu'il dit aux parents qu'il était prudent de lui faire administrer les derniers Sacrements.

» Les parents de l'enfant firent connaître à son professeur l'état désespéré du malade et demandèrent des prières pour leur fils. Un ami de la famille, à l'insu des parents, recommanda l'enfant à Notre Dame Auxiliatrice, en promettant de faire publier dans le *Bulletin*

salésien la guérison, si l'enfant revenait à la santé. Le lendemain le jeune Émile allait mieux; les forces revinrent à partir de ce moment et, le cinq juin, il s'agenouillait avec ses petits compagnons à la Table Sainte pour recevoir dans son cœur pour la première fois son Sauveur et remercier Notre Dame Auxiliatrice qui venait de le retirer des portes du tombeau.

» Je suis en retard pour faire connaître et publier cette faveur signalée, mais des circonstances imprévues m'ont empêché de le faire avant aujourd'hui. »

Hull, janvier 1905.

A. E. B.

*
**

Ci-joint un mandat-poste de 50 fr. en actions de grâces pour la guérison de mon fils aîné, obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Briou, février 1905.

E. D.

*
**

Ci-inclus 10 fr. en reconnaissance pour la guérison d'une jeune mère de famille, obtenue après une neuvaine faite en l'honneur de Notre Dame.

Liège, 11 février 1905.

X.

*
**

Ci-inclus une offrande de cinq fr. en reconnaissance d'une faveur que j'ai obtenue à la suite d'une neuvaine faite à Notre Dame Auxiliatrice, en lui promettant de la faire insérer dans le *Bulletin*. Merci à cette bonne Mère sous la protection de laquelle je mets encore de nouvelles affaires.

Seysse, 28 janvier 1905.

Une Coopératrice salésienne.

*
**

Marie ne dédaigne pas les prières qu'on lui adresse pour des grâces purement temporelles. J'ai eu recours à Elle dans une affaire dont l'issue était très douteuse et qui me donnait de graves préoccupations, d'autant plus que les personnes qui en étaient la cause se montraient animées d'un fort mauvais esprit. Par l'inter-

cession toute-puissante de la Mère des Affligés j'ai obtenu ce que je demandais à la divine Providence par son entremise et je viens en porter à son autel le reconnaissant témoignage, en lui offrant la modeste obole de 25 fr. que je destine à la célébration de saintes Messes.

Alzate con Versago (Como), 14 février 1905.

M. d. S.



Ayant, l'hiver dernier, obtenu la guérison de mon père très gravement atteint d'une arthrite et en danger de rester infirme, je viens avec joie remplir la promesse que j'ai faite à Marie Auxiliatrice en vous priant d'insérer ces quelques lignes dans le *Bulletin* et de recevoir en reconnaissance cette petite offrande de 10 fr. pour l'Œuvre de Dom Bosco.

Pepinster (Belgique), 12 janvier 1905.

M. M.

*
**

Au milieu des angoisses sans nom d'une tentation du démon pour me faire tomber dans le désespoir et m'éloigner des Sacrements, mon recours à Marie Auxiliatrice a été pleinement exaucé, comme bien souvent du reste.

Bunnick (Utrecht), 12 février 1905.

B. V. D.

*
**

Je vous adresse sous ce pli un mandat de dix francs pour l'Œuvre des Missions, plus 1 fr. que j'avais promis à Notre Dame Auxiliatrice en reconnaissance d'une faveur obtenue après la promesse.

Paris, 27 février 1905.

M. C.

*
**

Ci-joint la somme de cinq francs selon ma promesse à Notre Dame Auxiliatrice pour une faveur obtenue.

Amsterdam, 1er mars 1905.

B.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans

le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

X. : R. E. S., Coopératrice : 50 fr. pour un bienfait reçu.

Solliès-Toucas : A. C. : 5 fr. pour guérison d'une petite fille.

X. : J. V. : 5 fr. en actions de grâces.

Cartigny : A. C. : 5 fr. Reconnaissance à Marie Auxiliatrice et S. Antoine pour grâce reçue.

Montauban : C. de G. : 5 fr. pour guérison obtenue.

Veauchette : A. S. : 10 fr., actions de grâces.

Machézal : C. M. L. : 2 fr. pour une créance recouvrée contre toute espérance.

Gardanne : L. B. : 10 fr. en reconnaissance.

Bergerac : R. M. : 10 fr., dette à Marie Auxiliatrice pour grâce reçue.

Avignon : C. B. : 5 fr. pour guérison.

Domène : H. C. : 6 fr. pour réussite parfaite d'examen.

Chambey : 11 fr. d'une mère pour guérison de son enfant.

Suisse : A. L. T. : 10 fr. pour une réconciliation inespérée.



ÉCHOS DE L'EXIL

ET CHRONIQUE SALÉSIENNE

SAMPIERDARENA. — Il est temps, n'est-il pas vrai, mon cher ami, que je vienne te donner quelques nouvelles. Les mois de février et de mars ont été pour nous de bons mois de travail malgré le froid qui nous a valu quelques rhumes et de nombreuses engelures. Les classes marchent à merveille ; nos professeurs sont, je crois, très satisfaits de nous ; quant à nous, ai-je besoin de te le dire, nous sommes charmés de leur dévouement et de leur immense bonté. Nous entrons tout à l'heure dans la période des examens de Pâques et ce n'est pas le moment de s'endormir à l'étude. La santé heureusement est excellente et nous sommes poussés par l'ambition de bien réussir. Le petit catéchisme se fait très régulièrement, et cette année nous aurons donc de nos petits camarades qui feront leur première communion. Quelle grande fête pour eux et pour nous tous ! Sans doute nous sommes loin du pays natal, mais la générosité de nos chers bienfaiteurs et l'affection dont nous entourent nos maîtres dévoués sauront combler le vide et nous faire oublier pendant cette belle journée que nous sommes en exil. — Faut-il te dire que pendant le Carnaval nous nous sommes aussi amusés plus que d'habitude ? C'est qu'en

Italie ce joyeux temps commence tôt, dès l'Épiphanie, et tous les dimanches nous avons pu assister à des séances récréatives très intéressantes. Dans toutes les maisons de Dom Bosco, la joie doit régner et on fait tout ce qu'il est possible pour qu'elle règne libre, franche, de bon aloi. Ici c'est bien la gaieté française qui souvent éclate en des rires fous qui étonnent nos bons voisins, et nous les entendons se dire : *Come ridono i francesi!* Comme ils sont gais les petits français !

Pendant le mois de mars nous avons honoré d'une manière toute spéciale notre bon S. Joseph ; nous nous souvenions qu'il est le Patron de notre vieille maison de la Navarre, et en le priant nous pensions aux splendides fêtes que nous faisons là-bas près du Real Martin, aux pieds de la Bigue. Quelques mois avant notre départ, nous avions, avec un long travail et beaucoup de peine, tracé, du côté-est, une longue allée qui porte son nom et qui fut plantée de beaux eucalyptus. Tout au bout de l'allée, au pied même de la colline, nous avions placé la statue du grand patriarche avec cette inscription : *Posuerunt me custodem.* C'est dire que nous avions et que nous avons encore une dévotion

spéciale pour ce bon Saint et nous nous en sommes toujours très bien trouvés. Je t'ai dit que nous l'avons laissé là-bas le gardien et nous espérons qu'il fera fort bien son devoir et qu'un jour ou l'autre nous pourrions constater qu'il a fidèlement gardé la chère Navarre. Mon bien cher ami, je m'oublie avec toi et ne pense pas assez à mon terrible examen. Je te quitte donc en te souhaitant de bonnes Pâques et en t'assurant de ma sincère amitié.

Ton ami N. B.

Offrandes. — Nous avons reçu pour les petits exilés de Sampierdarena les offrandes suivantes :

M. Hyvard, 10 fr. ; M. de Laisy, 20 fr. ; M. Paul Mailly, 100 fr. ; C. Cheylan, 5 fr. ; M^{lle} Grange, 10 fr. ; G. Milinet, 9 fr. ; M^{lle} Caullier, 5 fr.

M. Dalmas, 20 fr. ; M. Archer, 10 fr. ; Anonyme, 10 fr. ; M. Bagary, 10 fr. ; M^{lle} Claire Jacquinet, 20 fr. ; M^{me} veuve Pichoud, 10 fr. ; M^{lle} Arnoud, une journée de pain, 10 fr. ; M. Caffarena, 10 fr. ; M^{me} Carle, 13 fr. 50.

M^{me} veuve Leglaye, 28 fr. ; M^{me} Roubaud, collectrice, 110 fr. ; M^{mes} Gand et Bernard, 15 fr. ; M^{lle} Arnier, une journée de pain, 10 fr.

ITALIE

Dans le dernier *Bulletin* nous avons relaté les belles cérémonies qui se sont déroulées à l'Oratoire du Valdocco à l'occasion de la Saint François de Sales. Que de pages nous pourrions remplir si nous voulions entretenir les lecteurs des fêtes solennelles qui ont eu lieu dans chacune des Maisons salésiennes comme aussi de l'unanimité des suffrages offerts le 31 janvier dernier, en l'anniversaire de la mort de notre vénéré Père et fondateur, Dom Bosco. À notre grande regret nous sommes obligés de faire un choix dans les nombreuses relations qui nous ont été envoyées.

Son Éminence le Cardinal Svampa présidait à Bologne la Conférence des Coopérateurs salésiens. — À Gênes, Mgr Morganti, archevêque élu de Ravenne, montait lui-même en chaire pour entretenir son nombreux auditoire de l'esprit de charité. — L'Institut salésien de Milan fêtait en ces mêmes jours son dixième anniversaire et solennisait admirablement, sous la pré-

sidence de l'Éminentissime cardinal Ferraris, notre glorieux Patron saint François. — À Rome le Cardinal Cavicchioni daignait intervenir, avec d'autres dignitaires de l'Église, à la splendide cérémonie accomplie dans l'église du Sacré-Cœur de Jésus, etc., etc.

PAYS DIVERS

BAHIA (Brésil). — Le mois de novembre a vu s'ouvrir dans l'Oratoire de cette ville une Exposition des travaux des apprentis et des jeunes ouvriers. Cette Exposition a été visitée par une grande partie de la population et tous se sont montrés surpris en même temps que très satisfaits en voyant les rapides progrès faits par les orphelins.

BUÉNOS-AYRES. — La distribution des prix a eu lieu au Collège Pie IX d'Almagro à la fin de décembre et a été présidée par S. G. Mgr Costamagna. Avec quelle joie tous les confrères et les élèves saluèrent le vénéré Prélat qui revenait de Turin où il avait assisté aux assises du Chapitre Général de notre Pieuse Société ! Mgr le Nonce Apostolique du Brésil a tenu à se trouver en cette fête de famille au milieu de ses chers Salésiens.

Quelques jours auparavant et dans le même collège on jetait les bases d'une *Schola cantorum* qui se consacrera tout particulièrement à l'exécution du chant grégorien.

Enfin le Très Saint Père a daigné en réponse à une adresse des élèves de l'Oratoire de l'Argentine accompagnant leur petit denier de Saint Pierre, envoyer à Dom Vespignani un Bref très affectueux.

SIERCK (Lorraine). — Nous avons de bonnes nouvelles de cette fondation. Les confrères, dès les débuts de l'œuvre, ont éprouvé de grandes consolations et voient tous les jours les sympathies croître de plus en plus à leur égard. Que saint Joseph, sous la puissante protection duquel est placée la nouvelle Maison continue de s'intéresser à cette œuvre appelée à faire tant de bien.



Solennel hommage des Enfants de Marie
à la Vierge Immaculée.
Pèlerinage à Rome.

Le pèlerinage projeté des Enfants de Marie et des jeunes filles catholiques, en hommage à la Vierge Immaculée et à l'auguste Vicaire de N. S. Jésus Christ, se fera au mois de mai de cette année 1905. C'est le 23 mai prochain qu'aura lieu la solennelle réunion de tout le pèlerinage dans la Basilique de Saint Pierre où la Messe sera célébrée par le Cardinal-Vicaire de Sa Sainteté Pie X. Les jours suivants seront consacrés à une audience pontificale et à la visite des monuments et des catacombes.

Les 4, 5 et 6 juin se tiendra également à Rome le Congrès Eucharistique, et les pèlerines pourront prendre part à la procession solennelle de clôture présidée par le Souverain Pontife et qui se déroulera dans les jardins du Vatican.

Le Comité promoteur a pris toutes les dispositions nécessaires pour que logements et vivres ne soient pas d'un prix élevé et ne fassent pas défaut.

Le siège du pèlerinage à Rome se trouvera à l'hospice de S.^{te} Marthe, attenant à la basilique même de S. Pierre, et chaque jour on y donnera aux pèlerines toutes les indications et avis qui leur pourront être utiles.

Pour tous renseignements s'adresser uniquement à la promotrice du Pèlerinage, M^{lle} Laurentine Mazé de la Roche, Corso Vinzaglio, 25, Turin (Italie).

AVIS

Il arrive souvent que des personnes qui reçoivent le *Bulletin Salésien* changent de résidence et négligent ou oublient de nous en avvertir. Le *Bulletin* nous est retourné sans que souvent nous puissions nous rendre compte du motif du refus. Nous prions donc ces personnes de vouloir bien nous aviser de leur changement de domicile en nous envoyant ou en envoyant à l'«*Écho de Fourvière*,» 26, Place Bellecour, Lyon, la bande d'un *Bulletin* sur laquelle ils auront écrit leur nouvelle adresse. De la sorte ils n'auront à subir aucun retard dans l'expédition et la réception de leur *Bulletin* mensuel.



Mme veuve Engrand-Catoire.

La «*Dépêche*» de Lille annonçait dans son numéro du 7 janvier la mort à Aire-sur-la-Lys, de Mme veuve Engrand-Catoire, et ajoutait : D'un caractère aimable et réservé, elle savait, tout en imposant le respect, gagner vite la confiance de toutes les personnes qui l'abordaient. Sa charité, toujours pleine de tact, était aussi généreuse que discrète ; elle a vraiment passé en faisant le bien. Sa fin a été pieuse et douce comme sa vie ; ses vertus et ses bonnes œuvres la suivront au tribunal de Dieu. »

Bien volontiers, nous faisons nôtre cet éloge si vrai et si délicat du grand journal catholique de Lille. La reconnaissance nous en fait un devoir. Madame Engrand fut l'une des premières et l'une des plus charitables bienfaitrices des Œuvres salésiennes dans la région du Nord. Jouissant d'une belle fortune, appartenant à une honorable famille qui comptait parmi ses membres des députés, des industriels et des hommes de loi fort distingués, elle ne cessa jamais de mener une vie simple et modeste, tout entière à ses devoirs, très serviable, donnant largement de son superflu aux pauvres. N'est-ce pas la bonne manière de pratiquer l'Évangile ? la meilleure, la seule.

Elle avait une grande confiance en Marie Auxiliatrice. En 1883, comme elle désirait en obtenir une faveur insigne, elle vint trouver Dom Bosco qui séjournait dans notre ville pendant quelques jours. Que se passa-t-il entre elle et le dévot serviteur de Marie ? Nous l'ignorons, — mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle quitta Lille, consolée et fortifiée, emportant des espérances qui n'ont point été trompées ; c'est que Dom Bosco conserva de cette visite un souvenir agréable et que, rentré à Turin, il aimait à en parler dans son entourage.

«*Donnez aux orphelins sur terre et Dieu vous fera riche un jour dans son Paradis.*» Cette promesse du bien-aimé Fondateur de la Société Salésienne, nous espérons que Dieu l'a déjà réalisée en faveur de la regrettée Coopératrice que nous avons

perdue. Qu'il daigne aussi essayer les larmes que sa disparition a fait couler. De telles morts sont précieuses devant le Seigneur; elles sont aussi pour les survivants un exemple et une leçon. « *quorum intuentes exitum conversationis, imitami fidei* ».



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 janvier au 15 mars 1905

France

AGEN : S. G. Mgr Cœuret-Varin, évêque d'Agén.
BELLEY : M. le chanoine A. Juvanon, doyen du Chapitre, *Belley*.
BESANÇON : M. le chanoine Suchet, *Besançon*.



AIX : M. le Marquis de Boisgelin, *Aix*.
— M. Chavagnac, *Eyguières*.
ANNECY : M. Nicolas Roux, *Aix-les-Bains*.
BESANÇON : M^{me} Françoise Cornubert, *Vesoul*.
— M. Lestrade-Verain, *Cemboing*.
BORDEAUX : M^{me} la Maréchale de Saint-Arnaud, *Arcachon*.
CHARTRES : M^{me} veuve Charlotte Robin, *Chartres*.
— M^{me} Mouton, *Chartres*.
DIJON : M. A. Sagot, *Dijon*.
GRENOBLE : M^{lle} Zoé Gerbodon, *Saint-Pierre de Chérenne*.
— M^{me} Bergillat, *La-Tour-du-Pin*.
LAVAL : M. A. Templé, *Laval*.
LYON : M^{me} M. A. de Boissieu, née Dugas, *Saint-Chamond*.
— M. Léon Émery, *Lyon*.
MARSEILLE : M^{me} S. Perrin, *Marseille*.
— M. le docteur J. Sauvet, *Marseille*.
— M^{me} veuve L. Martin, *Marseille*.
— M. Joseph-Louis Arnaud, *Marseille*.
— M^{me} Pauline Bourjac, née de Jouenne d'Escrigny, *Marseille*.
MONTPELLIER : M^{me} Madeleine Laurens, née Lavinaud, *Montpellier*.
— M. Philippe Bédos, *Agde*.
— M. Rodolphe Faulquier, *Montpellier*.
NICE : M. Dominique Castrucci, *Nice*.
PARIS : M^{me} Le Maréchal, *Paris*.
— Mrs Jules Jonquières, père et fils, *Paris*.
— M. Stanislas Pilinski, *Paris*.
— M. Pierre Luxer, *Auteuil*.
POITIERS : M^{me} la Comtesse J. de Montbron, *Montagnier*.
RENNES : M^{me} Marie-Madeleine Benoiste, née Le Roy des Barres, *Rennes*.
VALENCE : M. Paul Achard, *Montoisson*.
VERSAILLES : M. Pierre-A. Derouet, *Versailles*.
VIVIERS : M^{me} J^{ne} Rieu, *Saint-Just*.

Autres pays.



ITALIE : S. Gr. Mgr. Jean-Baptiste Bertagna, archevêque titulaire de Claudiopolis. Vicaire Général et Supérieur des Séminaires de l'Archidiocèse de Turin.
ALSACE : M. l'abbé Simon Raess, chanoine titulaire, *Strasbourg*.
AUTRICHE : R. P. Dom Vladimir Rórzás, O. S. B. *Saint-Mont, Pannonie*.
BELGIQUE : M. l'abbé J. P. Hilyers, doyen honoraire, *Engis*.
— M. l'abbé Braekers, curé d'*Hechtel*.



BELGIQUE : Mère M. J. de la Croix Rousseau de la Soudière, Religieuse Carmélite, *Senefse*.
BELGIQUE : M^{lle} Léocadie-Anne Leemans, *Anvers*.
— M. Nicolas Coumans, vice-président de la Confér. S. Vincent de Paul, *Liège*.
— M^{lle} Marie Antoinette Schmetz, *Moresnet*.
— M^{me} veuve J. Delcour, née Fanny Haulseur, *Verviers*.
— M. Florent Herbecq, *Dinant*.
— M^{me} Crahay, *Liège*.
— M^{me} Pauline Mascart, *Bruxelles*.
— M^{lle} Aline de Waeghenaere, *Ypres*.
— M. V. Blaimont, *Fosses*.
— M. Jean Visez-Hennen, *Verviers*.
— M^{me} veuve Mathilde Dehulster, née Lybeer, *Beveren*.
— M^{me} veuve Jean Van Volsen, née Thomas, *Hal*.
— M. Jules-Michel Minette, *Liège*.
— M^{me} la douairière Marie-Antoinette Passerat de la Chapelle de Bellegarde, *Bruxelles*.
— M^{me} la douairière Cécile Zaman, née comtesse de Montceau, *Bruxelles*.
— M. Pierre Tastenhore, *Bruxelles*.
CANADA : M. Alexis Goyette, *Longueil*.
— M. Joseph Coulombe, *Fraserville*.
— M^{me} veuve Lapierre, née Chartier, *Saint-Hyacinthe*.
— M^{me} Thomas Préfontaine, née Lamarre, *Longueil*.
— M^{me} Eugène Préfontaine, née Duval, *Longueil*.
— M. Michel Bélanger, *Québec*.
— M^{me} Michet Bélanger, née Boulet, *Québec*.
— M^{me} Octave Armand, née Bélanger, *Québec*.
— M^{me} Ludger Cimon, née Bélanger, *Québec*.
ITALIE : M^{me} Marie Cugnod-Vicquery, *Brusson (Aoste)*.
SUISSE : M^{me} Eug. Spicker-Gremaud, *Gruyère*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
Rue Cottolengo, 32.